

LARSEN

LE MAGAZINE DE L'ACTUALITÉ MUSICALE EN FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES
N° 24 - SEPTEMBRE / OCTOBRE 2017



Alka Moon

PIONNIER
DE L'INTERCULTURALITÉ

GIRLS IN HAWAII | MÉLANIE DE BIASIO | TÉMÉ TAN |
QUATUOR AMÛN | PIERRE BARTHOLOMÉE | BELEM & THE MEKANICS |
HIP HOP ET MÉDIAS | CAP SUR W.E.R.F. | FOCUS SUR L'OFFRE ÉLECTRO |



Périodique : 3 x par an
BELGIQUE-BELGIE

P.P. - P.B.
1099 BRUXELLES/X
1/1746

AUTORISATION
Bureau de dépôt :
Bruxelles/X

LA COCOF &  PRÉSENTENT :

FESTIVAL FRANCOFAUNE

BRUXELLES
05-15
OCT. 2017

POUR LA
BIODIVERSITÉ
MUSICALE

50 CONCERTS
15 LIEUX

FRANCOFAUNE.BE



ESPÈCES MUSICALES EN VOIE D'APPARITION

SCYLLA / AKSAK MABOUL / DICK ANNEGARN (VERBE EXPOSÉ)
L'OR DU COMMUN (CARTE BLANCHE) / ALBIN DE LA SIMONE / RIVE
ALBERT MARCOEUR / LE DÉ / SAGES COMME DES SAUVAGES
FRANÇOIS & THE ATLAS MOUNTAINS (DJ SET) / SECRÈTES SESSIONS
DANIEL HÉLIN ET SES BINAMÉS / BADI / NICOLAS JULES / MIDGET!
MANU LOUIS / PRESQUE OUI / MORTALCOMBAT / HILDEBRANDT
ALEK & LES JAPONAISES / IAROSS / BARBARIE BOXON / DANS L'SHED
VIOLETT PI / CLARE LOUISE / KOUZY LARSEN / CLOÉ DU TRÈFLE
NO REGRET / MAJOR DUBREUCQ / GUILLAUME MAUPIN / BRAIZ
MERIL WUBSLIN / SIMON DANIEL / TRÉSOR / ADIEU GARY COOPER
SASO / PIERRE GUITARD / OMP / LE CASTOR / CLARA DE SPIX
SARAH TOUSSAINT - LÉVEILLÉ

WEEK-END PRO DU 12 AU 15 OCT. 2017

PLUS DE 25 CONCERTS
APÉROS VITRINES BIÈRES SOURIRES DÉJEUNERS RENCONTRES
ACCREDITATION : FRANCOFAUNE.BE/ESPACEPRO



27-31 OCT. 17
NAMUR

BEAUTÉS SONIQUES

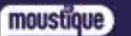
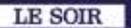


WWW.BEAUTESSONIQUES.BE
#BoSo17

CONCERTS
FOIRES AUX VINYLES
MARCHÉ DES CRÉATEURS
BRUNCH
DISCUSSIONS

FISHBACH (FR)
CABALLERO & JEAN JASS (BE)
BRNS (BE)
ISAAC DELUSION (FR)
AQUASERGE (FR)
HUNDRED WATERS (US)
PALE GREY (BE)
OTZEKI (UK)
DC SALAS (BE)
VAGABON (US)

BISON BISOU (FR)
FRANÇOIS VIROT (FR)
IDALG (CA)
RICKY HOLLYWOOD (FR)
SAINT ANTOINE (BE)
A SUPernaut (BE)
BODA BODA (BE)
ANNABEL LEE (BE)
FIÈVRE (BE)



Design: @culturalby / Photo: Dominique Girard

LES MARDIS CONTEMPORAINS



THÉÂTRE DE LA BALSAMINE

3/10 - 20:30
OCTOBRE ROUGE
Elegie & polka, Dmitri Shostakovich
Création | Creatie, Alice Hebborn

14/11 - 20:30
ARCHITECTURE
City Life, Steve Reich
Création | Creatie, Stéphane Orlando

21/11 - 20:30
CIRQUE
Sonate no. 2, Gyorgy Ligeti
Création | Creatie, Stefan Hejrowski

THÉÂTRE POÈME

17/10 - 20:30
LA MYTHOLOGIE CHEZ LEWIS CAROLL
Mythic Birds, Terry Riley
Création | Creatie, Jean-Marc Fessard

31/10 - 20:30
LE TOURBILLON DE LA GUERRE
Black angels, Georges Crumb
Création | Creatie, Marc Marder

HEDENDINSDAGEN

CONCERTS-CONFÉRENCES
ET MUSIQUES D'AUJOURD'HUI

CONCERT-CONFERENTIES MET
HEDENDAAGSE MUZIEK IN BRUSSEL



Illustration © Christophe Girard
WWW.ARSMUSICA.BE

LARSEN

CONSEIL
DE LA MUSIQUE
Quai au Bois de Construc-
tion, 10 - 1000 Bruxelles
www.conseildelamusique.be
Contact par mail:
larsen@conseildelamusique.be

Contactez la rédaction:
première lettre du
prénom.nom@conseil-
delamusique.be

RÉDACTION
Directrice de la rédaction
Claire Monville

Comité de rédaction
Nicolas Alsteen
Julien Chanet
François-Xavier Descamps
Christophe Hars
Claire Monville

**Coordinateur
de la rédaction**
François-Xavier Descamps

Rédacteur
Nicolas Alsteen

Collaborateurs
Serge Coosemans
Jean-Pierre Goffin
Véronique Laurent
Luc Lorfèvre
Jacques Prouvost
Anne-Lise Remacle
Stéphane Renard
Dominique Simonet
Didier Stiers
Pierre Vangilbergen

Correcteurs
Christine Lafontaine
Nicolas Lommers

Couverture
© Danny Willems

**PROMOTION
& DIFFUSION**
François-Xavier Descamps

ABONNEMENT
**Vous pouvez vous abonner
gratuitement à Larsen.**
larsen@conseildelamusique.be
Tél.: 02 550 13 20

**CONCEPTION
GRAPHIQUE**
Mikan

Impression
Graphius

Prochain numéro
Novembre 2017



Édito

Pas mal de lecteurs nous le disent... ce qu'ils apprécient dans Larsen, c'est qu'ils y trouvent des sujets, des informations qu'il n'y a pas forcément ailleurs.

S'il est évident que le magazine ne réinvente pas l'actualité musicale, il s'efforce depuis presque 5 ans d'évoquer des sujets peu ou pas traités dans les médias ou encore d'aborder les artistes de façon parfois un peu différente. Ce numéro ne fait pas exception à la règle. En rencontrant notamment Aka Moon, une des formations musicales les plus créatives de Belgique qui fête ses 25 années d'existence. Autre anniversaire: les 80 ans de Pierre Bartholomé. Un compositeur incontournable qui a multiplié les expériences musicales au cours de sa carrière. Didier Lalay a, quant à lui, accepté de nous parler de son audacieux projet Belem qui s'associe cette fois avec les incroyables instruments de Walter Hus.

Dans d'autres registres, on s'est cette fois intéressé au récent engouement pour les festivals électro ou à l'évolution de la place du sponsoring dans les événements musicaux. Et on ne pouvait évidemment pas passer à côté de la délicate problématique des niveaux sonores... avec l'arrivée de nouvelles normes acoustiques qui seront d'application dès janvier 2018 en Région bruxelloise.

On l'aura compris, Larsen essaye de faire découvrir ce qui se passe sur notre petit mais dynamique territoire. Et c'est une des principales raisons de l'existence de ce magazine.

Bonne lecture

Claire Monville

Sommaire

CONCOURS

Pour remporter une de ces places, il suffit d'envoyer un mail à larsen@conseildelamusique.be.

Beautés soniques:
2 x 2 places / 28 octobre:
Fishbach / Isaac Delusion / Pale Grey
2 x 2 places / 25 octobre:
BRNS / François Viret / IDALG
2 x 2 places / 26 octobre:
Aquaserge / Ricky Hollywood
2 x 2 places / 29 octobre:
Bison Bisous / A Supermout / Boda Boda

FrancoFaune:
10x2 places / 5 octobre:
Secretes Sessions (VK concerts)

**Les mardis
contemporains:**
2x2 places / 3 octobre:
Octobre Rouge (création)

OUVERTURE

LA DISCOTHÈQUE IDÉALE **Caballero & JeanJass** P.4
EN VRAC P.5

RENCONTRES

ENTRETIEN **Aka Moon** P.8
RENCONTRE **Mélanie De Biasio** P.11
RENCONTRE **Girls In Hawaii** P.12
RENCONTRE **Ulysse** P.13
RENCONTRE **La Chiva Gantiva** P.14
RENCONTRE **Témé Tan** P.15
RENCONTRE **Belem & The MeKanicis** P.16
RENCONTRE **Phasm** P.17
RENCONTRE **DC Salas** P.18
RENCONTRE **Quatuor Amôn** P.19
TRAJECTOIRE **Pierre Bartholomé** P.20

ZOOM

Le grand réveil de l'orgue
de Victor Horta à Bozar P.22

Le festival électro: une offre en plein essor P.24

ARTICLES

APERÇUS **House party / Puggy** P.27
LE.COM **Hip hop et médias: c'est compliqué** P.28
DÉCRYPTAGE **De quoi le sponsoring est-il le nom?** P.30
IN SITU **Le Théâtre de La Louvière** P.32
POURQUOI? **La guerre du son** P.36
VUE DE FLANDRE **Cap sur W.E.R.F.** P.37

LES SORTIES

CHRONIQUES & FOCUS P.34-35
LISTE DES SORTIES P.36

BONUS

L'INTERVIEW INDISCRÈTE
Chez Channel Zero P.38
C'ÉTAIT LE... 25 novembre 1992 P.39



LA DISCOTHÈQUE IDÉALE

Caballero & JeanJass

Marmitons du rap belge, ambassadeurs du chant de ralliement *Bruxelles Arrive*, Caballero & JeanJass défendent les couleurs de leur *Double Hélice 2* sur les scènes d'ici et d'ailleurs. Rien que pour Larsen, le duo met du respect sur des sons : quelques morceaux choisis et un paquet d'albums parfaits.

NICOLAS ALSTEEN

L'album suprême ?



Mobb Deep
The Infamous
Loud/RCA

Ce disque a surgi dans nos vies à la sortie du film *8 Mile*. À un moment dans le scénario, Eminem pose la voix sur deux instrumentaux fantastiques. En sortant du cinéma, la question était de savoir d'où sortaient ces sons ? En cherchant, nous avons découvert qu'ils étaient tirés de *The Infamous*, album publié en 1995 par Mobb Deep, un duo new-yorkais composé de Havoc et Prodigy. Ce dernier est décédé récemment. C'était en juin dernier. On ne s'est jamais senti aussi touché par la mort d'un artiste. Pour certains, c'est Bowie. Pour d'autres, c'est Prince. Pour nous, c'est Prodigy. Sa disparition coïncide logiquement avec celle de Mobb Deep. Dur.

L'album idéal pour commencer la journée ?



Anderson .Paak
Malibu
OBE

Ce disque, c'est du soleil dans le cœur. *Malibu* est sorti en 2016. Il mélange différents ingrédients : soul, R&B, jazz et une bonne dose de hip hop. Le matin, même quand il pleut, l'écoute des morceaux d'Anderson .Paak te transportent sur les plages californiennes. C'est beau.

Un album pour cuisiner (sous substances) ?



Action Bronson
Dr. Lecter
Fine Fabric/Delegates

Avant de devenir rappeur, Action Bronson était chef cuisinier à New York. Ses textes font souvent référence à la bouffe. Le cliché, c'est de cuisiner en écoutant du jazz. Mais ça fonctionne aussi avec Action Bronson. Au-delà de sa musique, nos capsules vidéo *High & Fines Herbes*, sur internet, s'inspirent pas mal de son émission culinaire *Action in the Kitchen*. Certains aiment boire et casser la croûte. Ça donne des trucs comme *Les Recettes Pompettes*. Chez nous, c'est plutôt fumer et manger. Avant de monter *High & Fines Herbes*, nous avons fait la connaissance de Jean-Baptiste Bonhomme, un maître d'hôtel dijonnais. Cette rencontre a précipité notre envie de monter une émission orientée gastronomie et fumette qui, au final, n'est pas si éloignée de notre quotidien. Parfois, dans la rue, des gens nous reconnaissent à cause de l'émission. Certains ne sont même pas au courant de l'existence de notre musique...

Le(s) meilleur(s) disque(s) de rap belge ?



Ultime Team
Umoja
Bulldozer Productions

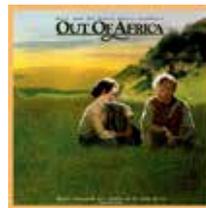


Starflam
Starflam
Discipline Records

Caballero: Quand l'album *Umoja* de Ultime Team est sorti en 2004, j'ai pigé que le rap belge avait une identité, un son, un truc différent. J'avais découvert ce disque via un copain et d'un coup, j'ai pris conscience de l'existence du hip hop à Bruxelles. Les instrus étaient aussi dingues que les textes. Du mixage à la pochette, j'ai toujours trouvé cet album exemplaire.

JeanJass: Moi, j'en pince pour *Survivant*, le deuxième album de Starflam. Je l'ai découvert très tôt, à l'époque de mon premier groupe, Exodarap, dans lequel jouait aussi le cousin d'Akro. Quand il m'a fait écouter le titre *La Sonora*, ça a été une révélation.

Une bande originale à écouter - même sans avoir vu le film ?



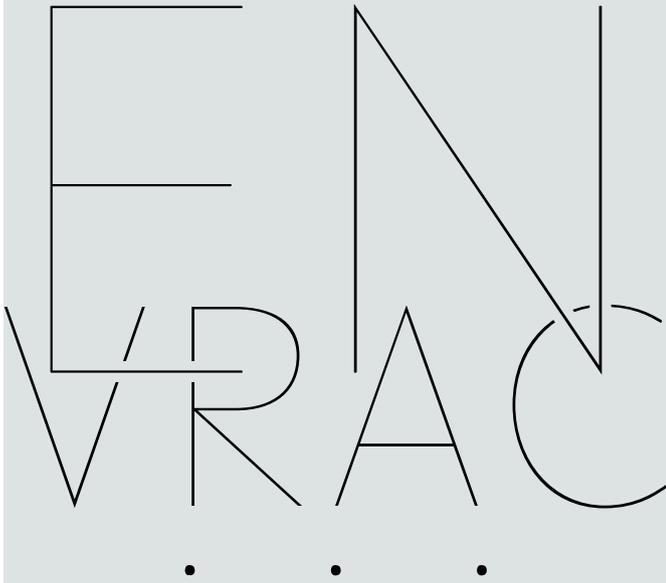
Out of Africa - Music From The Motion Picture Soundtrack
MCA Records



Jurassic Park - Music From The Original Motion Picture Soundtrack
MCA Records

Caballero: À une époque, ma mère passait en boucle la bande-son de *Out of Africa*. La musique est signée par John Barry. L'écoute de ce disque m'apaise. C'est de la beauté à l'état pur.

JeanJass: Je ne me rappelle pas avoir kiffé une B.O. sans avoir vu le film qui va avec... Mais dès que j'entends la musique de *Jurassic Park*, j'ai l'impression que des dinosaures vont apparaître au coin de la rue. Ça me fait de l'effet. Beaucoup d'effets.



CÉLÉNA SOPHIA

Médaille de bronze pour la Belgique

Après Nice en 2013, c'est Abidjan, capitale de la Côte d'Ivoire, qui a accueilli les VIII^e Jeux de la Francophonie du 21 au 30 juillet 2017. Événement sportif et culturel, ces jeux sont un carrefour d'échanges ouvert à tous les États et gouvernements membres ou observateurs de l'OIF et le reflet de la solidarité et du partage au sein de la communauté francophone. Le concours chanson a débuté quant à lui le dimanche 23 juillet. Durant 4 jours, 20 concurrents se sont disputés les précieuses places pour la finale. Le jury, constitué de cinq personnalités issues du milieu de la chanson et de nationalités différentes, a rendu son verdict: médaille de bronze pour Célena Sophia (Belgique), derrière Fany Fayard (Or/Congo Brazzaville) et Moona (Sénégal).

www.jeux.francophonie.org

DALTON TELEGRAMME

Une Pause Guitare bien méritée

Dalton Telegramme a tout raflé lors de la scène «découverte» du festival Pause Guitare organisée à l'Athanon (Albi, France). Le band est reparti avec sous le bras: le prix des professionnels, celui du public remis par la Poste et enfin celui des lecteurs de La Dépêche du Midi. Dalton Telegramme est un habitué de ce type de rendez-vous, il a déjà pu en remporter un bon paquet au cours de sa carrière: Du F. dans le texte (Musique à la française), prix Rapsat-Lelièvre, Talents Acoustic TV5, etc. Et ce n'est qu'un début?

L'ÉTÉ DE TOUS LES TREMPLINS

Pour la première fois, le Ronquières Festival lançait son tremplin musical, lors de la Fête de la Musique à Binche, pour permettre à un groupe (ou un artiste solo) émergent de se produire sur une des scènes de l'édition 2017 du festival. C'est Bob Doug qui s'y est collé! L'asbl GO GO GO! organise, toujours dans le cadre de la Fête de la Musique (déjà décidé) le tremplin du Festival de Dour pour permettre à des artistes en développement de se produire sur une de ses scènes. Cette année c'est Orage Plastique qui a pu se produire à Doureuh! Du côté des Ardentes, après une finale palpitante à la salle Reflektor (encore pendant la Fête de la Musique), le jury présidé par Anthony Sinatra du groupe Piano Club a choisi de récompenser AA - qui a gagné un concert sur la scène principale des Ardentes. Le rappeur NDK est reparti quant à lui avec le prix du public. La Ville de Namur organisait elle aussi un tremplin cet été et c'est le groupe de ska Purpleized qui a réussi à sortir son épingle du jeu. The Black Hat est reparti vainqueur du tremplin des Solidarités.

SCHOOS & FLIF

à vos souhaits

Benjamin schoos annonçait il y a quelques semaines, à l'occasion d'une interview pour le quotidien L'Echo, son intention de mettre sur pied une fédération des labels indépendants francophones. *Nous sommes en train de mettre sur pied une fédération avec d'autres labels francophones: le Flif, Fédération des labels indépendants francophones, (...).* Cette fédération représentera les labels et leur réalité, auprès de différents opérateurs y compris au fédéral. Une page facebook au contenu très sommaire existe déjà. Affaire à suivre donc!

www.facebook.com/fliffif



SOLEDAD

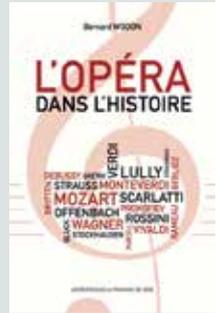
20 ans

Pour ses 20 ans de carrière, Soledad s'offre un retour aux sources en se produisant tout l'été en trio. Manu Comté, Alexander Gurning et Jean-Frédéric Molard en avaient profité également pour sortir un nouvel album, Logical, en mars. Mené au tout début par 5 musiciens, Soledad se spécialise au départ dans l'interprétation du Tango Nuevo de Piazzolla. Au fil des rencontres, notamment avec Frédéric Devreese et Martha Argerich, les membres de Soledad composent leurs propres œuvres, se donnant ainsi de nouvelles perspectives musicales selon leurs influences diverses. Ils se produisent régulièrement sur différentes scènes internationales.

www.soledad.be

SABAM JAZZ AWARD 2017

Le jury, composé de Jean-Pierre Goffin, Jean-Claude Vantroyen, Georges Tonla Briquet et Jacques Prouvost, a choisi deux musiciens. Le Sabam Jazz Award «jeune talent» a été attribué au bassiste Felix Zurstrassen. Le saxophoniste Manu Hermia a obtenu le Sabam Jazz Award du «musicien confirmé».



L'OPÉRA DANS L'HISTOIRE

Après son *Histoire de la musique classique* (Larousse), Bernard Wodon récidive avec celle de l'opéra. En 550 pages, sa partition enchaîne les grandes périodes - baroque, classicisme, romantisme... - tout en jetant les ponts nécessaires entre les répertoires. Il remplace ainsi sur la ligne du temps musical les compositeurs et leurs œuvres, dont l'argument est chaque fois résumé. Un index des noms se révèle un allié indispensable pour privilégier tel ou tel musicien. Les amateurs de synthèse savoureront les textes en tête de chapitres, qui forment autant de levers de rideaux sur des siècles d'art lyrique.

L'Opéra dans l'histoire, par Bernard Wodon, Les Éditions de la Province de Liège.

DÉPART ET ARRIVÉE AUX LÉZARTS URBAINS

Annoncé déjà depuis quelques mois, Alain Lapiower a quitté la fonction de directeur le 4 septembre. C'est Simon Raket qui occupera désormais la fonction de coordinateur. Simon a travaillé à la Maison de Jeunes «La Zone» à Liège durant 5 ans et est très impliqué dans le milieu «slam». Pour le contacter: simon@lezarts-urbains.be



ALLEZ ALLEZ

La story

Le groupe Allez Allez jouit aujourd'hui d'une monographie retraçant la courte vie d'un band qui aura vu passer en son sein quelques «bekende» belges. De Marka-ssou à Nico Fransolet ou Kris Debusscher des Snuls, une bien belle histoire... *Ceci n'est pas l'histoire définitive d'Allez Allez*, explique Marka. *Ce ne sont que mes souvenirs de ce qu'on a vécu pendant 16 mois. Ce n'est aussi que mon humble analyse de qui nous étions et comment nous réagissions. Si j'ai omis un truc, c'est que ma mémoire me fait défaut ou que j'étais tout simplement absent. Et si je vexé quelqu'un, c'est parce que je suis et resterai toujours une grosse klette...* Après une carrière éclair marquée par un passage à Torhout/Werchter, quelques articles dans la presse britannique et un second album produit par Martyn Ware de Heaven 17, Allez Allez est devenu ce qu'on appelle un «groupe culte». Samplé dans les 90's par Kruder & Dorfmeister, il a eu les honneurs d'une réédition augmentée de remixes en 2008. Mais l'été 2017 a fait plus fort et aura marqué le retour inespéré de ce groupe précurseur. Ce bouquin vous en détaille l'épopée.

Marka et Marc Hellinckx, *Allez Allez*, éd. Lamiroy

40 ACTIONS POUR BOUGER LES LIGNES

La Ministre de la Culture Alda Greoli a rendu public un programme de 40 actions suite à deux années de consultation avec le secteur culturel. Ces 40 actions ont été rédigées sur la base des consultations menées avec les acteurs du secteur culturel en Fédération Wallonie-Bruxelles. À l'issue de ces consultations, 18 Comités de suivi opérationnels (CSO) ont été mis en place pour prioriser et opérationnaliser les recommandations. Le plan d'actions reflète les vœux exprimés par les secteurs et permettra, à terme, d'adapter la politique culturelle de la FW-B à la société, aux cultures et aux pratiques d'aujourd'hui et de laisser ouvertes les portes à celles de demain.

www.culture.be

C'EST LA RENTRÉE !

L'ASBL Musica Mundi ouvre une école qui pourra accueillir 150 musiciens, sélectionnés bien évidemment parmi les plus doués qui se seront portés candidat. Ils devront avoir entre 10 et 18 ans. Ainsi, dès ce mois de septembre, les premiers élus bénéficieront d'humanités musicales... et c'est une première en Europe occidentale ! Un cursus qui combinera une formation classique d'exception à l'enseignement «universel» de Cambridge. C'est au monastère de Ficherfont, une froide bâtisse néogothique, plantée face au Lion à Waterloo, que sont attendus les premiers élèves.

www.musicamundi.org/fr/ecole

C'EST DANS LA BOÎTE POUR NIVELLES !

L'ouverture d'une nouvelle salle de concert, en septembre, consacrera un projet cher à la Boîte à Zic : le soutien à la création musicale. Chaque samedi de cette première saison en germe, un groupe proposant des compositions originales (tous styles confondus) se produira sur cette nouvelle scène. La salle sera également le cadre d'enregistrements de concerts live grâce à un partenariat avec Melow Carmusciano (Super 8 Media Company), ce qui permettra aux groupes de disposer de matériel audiovisuel de qualité professionnelle. Un outil qui leur sera très utile dans le cadre de leur travail de promotion. La Boîte à Zic lance ainsi un appel aux groupes jouant leurs propres compositions, ils peuvent remettre dès aujourd'hui leur candidature en vue d'une programmation à partir de janvier 2018 (info@boiteazic@gmail.com).

www.laboiteazic.be

BRAVO LES PETITS FAON FAON

Le groupe Faon Faon a remporté le «concours» festival Franc'off 2017 présidé par le chanteur Hugo. Lauréates du concours *Du F. dans le texte*, Fanny et Olympia ont déjà sorti un premier EP en 2016 et on a pu les voir récemment en première partie de Puggy, d'Alice on the Roof ou encore de Jain. Hugo Chastenet commente son choix : *Ce sont des vraies mélodistes, elles ont un sens de l'arrangement et de la mise en scène sonore. Elles sont aussi allées chercher le public avec beaucoup de sensibilité et de fraîcheur. Il y a un côté insouciant dans ce qu'elles font et en même temps, elles racontent des choses qui les touchent profondément, même si elles ne le disent pas directement, un peu comme Daho peut le faire.*

www.faonfaon.tumblr.com

SCREENINGS À TOMORROWLAND

Vous trouvez ça normal ?

La Police fédérale a effectué des screenings auprès des personnes ayant acheté un séisme ouvrant les portes de Tomorrowland. Cette même police a indiqué que ce contrôle anticipé a pu être effectué en vertu de l'article 34 de la loi sur la fonction de police, qui permet à l'autorité administrative d'autoriser un contrôle d'identité et d'en fixer les modalités. *La possibilité d'un tel contrôle figurerait par ailleurs dans les conditions de l'organisation lors de l'achat des tickets*, pouvait-on d'ailleurs lire dans un article paru dans *Le Soir*. Plusieurs personnes ont ainsi été privées d'accès et de nombreux recours ont été portés. Une méthode qui pose de sérieuses questions sur la vie privée, non ?



BENOÎT MERNIER EN IMPOSE !

Le concours international de chant-piano Nadia et Lili Boulanger a commandé à Benoît Mernier, l'œuvre imposée pour la finale de la prochaine session du concours, le 29 octobre prochain à Paris.

La pièce, intitulée *Sonnet*, est une mélodie pour voix et piano sur un texte d'une poétesse française du XVI^e siècle, Madeleine des Roches. L'œuvre vient d'être éditée chez Durand et est actuellement consultable sur le site du concours. Elle existe en deux versions (voix hautes et voix moyennes/graves). Ce concours a la particularité de faire la part égale entre le chant et le piano et donc de récompenser des duos de chambristes et pas seulement des prestations uniquement vocales. La pièce a ainsi été écrite dans un esprit de dialogue entre la voix et le piano.

www.cnlb.fr

LE CSA LANCE REGULATION.BE

Le webzine Régulation est une publication du CSA (Conseil Supérieur de l'Audiovisuel) belge. Il a pour objectif de vous éclairer sur les thématiques qui animent l'actualité de la régulation belge francophone et européenne. Au rythme d'un dossier par mois, Régulation s'intéressera au pluralisme des médias, à l'accessibilité, à la diversité et à l'égalité dans les médias, à la communication commerciale... Entretiens, éclairages, carte blanches... autant de points de vue et d'idées issues d'acteurs de l'audiovisuel (éditeurs, experts, académiques, pouvoirs publics, associations, citoyens) pour faire naître un vrai débat de société autour d'un réel outil démocratique: la régulation des services de médias audiovisuels.

<https://regulation.be>

#397

La Tour de Babel s'éteint

Le premier numéro d'Autour de Babel, la célèbre émission de Musiq'3, avait été programmé par André Defossez, qui en a ensuite été le coordinateur pendant de nombreuses années. C'est donc lui qui a bouclé la boucle en pilotant sa dernière mise en ondes. So long!

LE CÔTÉ OBSCUR DE SPOTIFY

Comme son nom l'indique vaguement, Obscurify est relié à Spotify. Obscurify est une application qui se sert de votre historique sur la plateforme de streaming audio pour calculer le taux d'unicité de vos préférences musicales. Votre compte Spotify une fois relié à l'application, Obscurify va analyser toutes les écoutes que vous avez réalisées depuis le début de votre affiliation et en calculer un score basé sur la popularité de tous vos artistes favoris. Un gadget qui devrait vous faire relativiser: non, vous n'êtes pas plus pointu que votre collègue de bureau qui écoute Vianney toute la journée!

www.obscurifymusic.com



DAMSO

Disque d'Or en Belgique

Le dernier disque d'or «hip hop» nous fait remonter au *Survivant* de Starflam. C'est dire que l'événement est rarissime! *Ipsité* de Damso: un disque à découvrir pour ceux qui ne l'auraient déjà fait.

SOUNDCHARTS

La «vraie» valeur d'un artiste

Soundcharts est un outil de monitoring qui permet de mesurer la consommation musicale en ligne (charts, airplay, medias, réseaux sociaux et playlists). Créée en France en 2014 par David Weiszfeld, la start-up permet à l'industrie musicale de connaître la valeur d'un artiste sur le marché. Vous souhaitez un artiste? Rendez-vous sur l'application pour avoir une estimation de sa prestation. La plateforme répertorie toutes les données liées à l'artiste (playlist, diffusion radio, fans sur les réseaux sociaux etc). David Weiszfeld définit Soundcharts comme *la première plateforme d'intelligence de marché pour l'industrie musicale*. Un service payant bien sûr!

<https://soundcharts.com>

AU-DELÀ DE LA MUERTE

Le réalisateur Marco Laguna (par ailleurs chanteur de La Muerte) sort ces jours prochains un long-métrage intitulé *Doubleplusungood* dont la B.O. a été confiée e.a. à Renaud Mayeur (Dario Mars & The Guillotines et également compositeur de quelques autres B.O. avec un Magritte à la clé en 2013) et à Moaning Cities. Musicalement inspirés par des compositeurs comme François de Roubaix ou Piero Umiliani, nos artistes de la Fédération Wallonie-Bruxelles y côtoient Jean-Marc Lederman (Fad Gadget, The The), Ashtoreth, The Nick Leonardo Orchestra, The Manarays et Jack'O'Roonie. Disponible sur bandcamp.

ENSEMBLE... ENSEMBLE...

L'UER (Union Européenne de Radiotélévision) a organisé la première édition de l'Eurovision des Chœur à Riga, en ce mois de juillet 2017. Le chœur qui a remporté le prix du Meilleur chœur de l'année, s'est vu offrir un contrat d'enregistrement (Carmen Manet de Slovénie). La présidence du jury avait été confiée à la célèbre mezzo-soprano lettone Elina Garanča. Neuf pays ont participé à cette première aventure: l'Allemagne, l'Autriche, le Danemark, l'Estonie, la Lettonie, la Slovénie, la Hongrie et le Pays de Galle. La Belgique y était représentée par la chorale d'enfants Les Pastoureaux, choisie par la RTBF et Musiq'3. Le chœur des petits chanteurs de Waterloo y a interprété deux chansons: leur adaptation a capella de *Ensemble* de Pierre Rapsat et *Dans la troupe* de Raphaël Passaqueat.

www.facebook.com/eurovisionchoir

5 BEATMAKERS À SUIVRE

C'est Focus Vif qui le dit! Un article consacré à ces méconnus du hip hop a ainsi été couché sur papier. Mais qui sont ces 5 jeunes artistes, qui oeuvrent la plupart du temps dans l'ombre de leur MC? Focus donc sur Phasm (que vous retrouverez dans ce numéro), Turtle Master, ShunGu, Morgan et Le Motel... Retenez leurs noms!

RÉSERVE DE RECRUTEMENT À LA ROCK'S COOL!

Les antennes de la Rock's Cool sont à la recherche de professeurs de chant, guitare, batterie et clavier. Intéressé? Il suffit d'envoyer votre candidature à l'adresse suivante: Avenue Reine Astrid, 22 à 5000 Namur et ce, à l'attention de la direction.

TRAVAILLEUR DU SECTEUR MUSICAL

Le burn-out te guette

Ce n'est pas nous qui l'écrivons mais Noisy! *Comme on a un métier intéressant et amusant, on a parfois l'impression de ne pas vraiment travailler. Et comme on a parfois l'impression de ne pas vraiment travailler, on ne compte pas ses heures. Et comme on ne compte pas ses heures, on ne pense jamais à récupérer ou à décrocher.* Dans un contexte où travail et plaisir sont intimement liés, il n'est pas rare de plonger... À lire sur www.noisy.vice.com

LE RETOUR DU VERDUR ROCK EN 2018?

C'est en tout cas le rêve d'un Namurois qui espère relancer le festival en 2018. Dans une formule qui ramènerait l'événement aux sources, avec une affiche plus populaire et grand public. Et peut-être sous un autre nom! Les autorités namuroises se montrent plutôt favorables au projet. Reste à concrétiser l'envie! Affaire à suivre...

UN CONCOURS POUR CHEFS D'ORCHESTRE!

Après neuf jours de compétition, la première édition du Concours Fondation Polycarpe - Concours international de Chefs d'orchestre d'Opéra a fait état de son palmarès. Après délibération, les membres du jury ont choisi de ne pas octroyer de Premier Prix... mais ce sont deux Deuxièmes Prix ex-aequo qui ont été décernés. Les Maestros Michele Spotti (Italie) et Pierre Dumoussaud (France) se partagent ainsi les lauriers. La finale s'est déroulée le 26 août à l'Opéra Royal de Wallonie.



© Fred Rouvelt

ENTRETIEN

Aka Moon

PIONNIER DE L'INTERCULTURALITÉ

En 25 ans, Aka Moon est devenu l'une des formations essentielles de l'activité musicale en Belgique.

Il y a 25 ans, venant d'horizons divers, Fabrizio Cassol, saxophone, Michel Hatzigeorgiou, basse, et Stéphane Galland, batterie, convergeaient en un trio dont le principe fondateur est la rencontre d'autres cultures, notamment musicales. Alors que le collectif publie une quasi intégrale en 20 albums et se retrouve en studio pour un nouvel enregistrement, retour au sources d'Aka Moon avec Fabrizio Cassol, compositeur et saxophoniste.

DOMINIQUE SIMONET

Dans quel contexte est né Aka Moon ?

Fabrizio Cassol : C'était une aventure, les années 1980. Le jazz européen émergeait et se dissociait du jazz américain. Il y avait déjà les influences du monde et des complications avec la musique contemporaine, via Musiques Nouvelles par exemple. Cette époque est tellement multiple et parfois, je trouve qu'elle n'est pas très bien relatée. Il se passait une espèce de mouvement musical atomique.

Quelle a été l'influence d'un Henri Pousseur ?

Il avait cette force de donner la confiance aux autres et des exigences très hautes par rapport au phénomène de rencontre. Henri déhiérarchisait les musiques, le jazz, les musiques savantes et populaires. Même les chorales amateur pouvaient rentrer ! C'était une attitude pionnière de donner la place à des amateurs dans un monde culturel complètement cadenassé.

Quand Aka Moon a-t-il commencé ?

Il y eut d'abord Trio Bravo, avec Michel Masot et Michel Debrulle. Il y avait aussi Nasa Na, qui a eu une vie courte mais très intense. Pour moi, Trio Bravo s'est arrêté quand Aka Moon a commencé. Quand un fruit tombe d'un arbre, ça se prépare, on le sent venir, mais ça se passe en un quart de seconde. On a tout arrêté pour Aka Moon, Michel a quitté Toots pour lequel il jouait de la basse. Quand tous les cycles se mettent ensemble, il faut commencer quelque chose.

Qu'a représenté le fait de tout couper pour Aka Moon ?

Je gagnais très bien ma vie à l'époque : jazz, studio, musique contemporaine. L'argent coulait dans le monde de la culture. Pour tout quitter, il fallait du courage. Je ne sais pas si je le referais de cette façon-là aujourd'hui, mais je le referais s'il fallait le faire.

Qu'est-ce qui a déclenché ce mouvement ?

La rencontre avec les pygmées Aka, en Afrique centrale. Nous sommes allés dans le fond de la forêt, il y a 25 ans, j'en avais 27. Chez eux, la musique est complètement liée à la vie. Ils ne font pas de la musique, ils sont musique. C'est ce que j'ai toujours cherché chez les gens. Le fait de dire « je suis musique », et on n'en parle plus. Chaque moment de la vie a ses vibrations, et les vibrations, c'est du son.

Qu'avez-vous trouvé chez les Aka ?

Une forme de virginité. Ils fonctionnaient comme à l'ère du feu : pas d'élevage ni de culture, juste cueillette, ramassage et chasse. C'était il y a 25 ans, déjà le début de la fin, à cause de la déforestation. Quand j'en rencontre maintenant à Kinshasa, leur chant, leur vocabulaire, leur patrimoine sont en réduction. Comme les Pyramides d'Égypte, ils sont protégés par l'Unesco. Mais s'ils ne peuvent plus aller à la chasse à l'éléphant, pourquoi la chanteraient-ils ? À l'époque, c'était une initiation pour devenir un homme. Maintenant, ils sont devenus alcooliques...

Comme les Indiens d'Amérique... Pourquoi Aka Moon ?

En quittant les Pygmées, c'était la pleine lune chez eux, et voilà ! Le fait d'aller là-bas est une chose, le fait de revenir en est une autre. On rentre dans les chocs émotionnels.

Qu'avez-vous appris là-bas ?

La façon de jouer les morceaux. Chaque composition a un principe, mais pour la combinaison, là, les Pygmées nous ont donné la clé. Dans le premier album *Aka Moon*, tous les morceaux énoncés ont un aspect rythmique et une façon de le connecter avec l'harmonie et les mélodies. Dans *Rebirth*, en public au Kaai, tout est connecté ! Il n'y a plus de forme préconçue comme dans le jazz, c'est le travail sur la non-forme. Nous étions dans un tel état énergétique que les formes devaient être reconsidérées.

Ce n'est pas la première fois qu'elles sont mises en cause dans le jazz moderne.

C'est arrivé à plusieurs reprises dans l'histoire du jazz. John Coltrane a d'abord évolué dans les formes classiques et, à partir du moment où son niveau vibratoire est devenu plus intense, il a dû changer les formes. Coltrane a commencé à rendre ces formes de plus en plus complexes harmoniquement. D'abord ce fut un travail d'implosion dans la forme, puis il a fait exploser la forme. On est alors dans des formes cosmiques.

Comment voyiez-vous la non-forme dans Aka Moon ?

On a essayé d'imaginer les principes de la non-forme au sein du trio. D'une part, tout pouvait prendre une forme différente ; de l'autre, tous les trois, dans le trio, on pouvait changer la forme comme on voulait. Tout était combinable, jusqu'au plus petit élément, et recombinaison à l'initiative de chacun de façon libre.

Comment cela se passait-il concrètement ?

Alors qu'on jouait un morceau, l'un d'entre nous décidait d'en commencer un autre. Ou

bien l'on superposait des vitesses rythmiques comme on ne le faisait jamais dans l'improvisation. Parfois, dans des moments de transition, l'on jouait chacun un morceau différent, de manière transitoire donc, mais cela pouvait fonctionner car ces compositions avaient des noyaux communs. Tout cela crée des impulsions énergétiques et l'on rentre dans un autre monde.

Peu de temps après le séjour chez les Aka, vous êtes allés en Inde.

Ce fut un chapitre gigantesque. Là, on est dans un autre temps, lyrique et narratif, et pas superposé comme en Afrique. En Inde, l'art, c'est une chose après l'autre... après l'autre. Chaque musique a son harmonie rythmique. Quand on combine des choses nées séparément, comme la polyrythmie africaine et la narration lyrique indienne, se produit une nouvelle harmonie rythmique. Pour changer les musiques, les faire évoluer, je les fais se contaminer par d'autres choses.

Quelle est l'importance de la composition dans le trio ?

Dans Aka Moon, je suis quasi le seul compositeur. Stéphane a commencé un peu maintenant, Michel très peu. Moi je compose comme un boulimique. 21 albums en 25 ans, et je n'ai pas fait que cela ! La composition, c'est ma vie. Je ne compose pas pour m'exprimer, mais pour laisser s'exprimer ! L'inverse d'un songwriter. Je compose pour que des gens puissent laisser s'exprimer un pan de leur identité culturelle. Face à un grand maître indien, je ne vais pas composer pour lui imposer quoi que ce soit. Je vais le faire pour lui proposer de me proposer de jouer, et pour l'enjoindre à exprimer le meilleur de ce que représente son patrimoine humain, culturel, spirituel.

Comment les choses se passent-elles au sein du groupe ?

Nous sommes dans une relation culturelle particulière. Au quotidien, on n'est pas du tout dans ce monde-là. Michel est au Conservatoire, il aime l'intimité, les hommages comme celui qu'il rend à Toots. Stéphane saute dans de grosses machines, le hip hop, Joe Zawinul, récemment Ibrahim Maalouf. Aka Moon, c'est tellement de groupes en un ! Mais Aka Moon est le lieu où chacun peut s'exprimer tel qu'il est pleinement. Au fil du temps, chacun a une vision différente, qui doit continuer à avoir sa place dans l'évolution du groupe. On est trois musiciens, trois personnalités, et ce n'est pas rien, des artistes ! On est un peu têtus dans le fait de devoir réaliser quelque

chose : Stéphane doit réaliser quelque chose, Michel doit réaliser quelque chose, je dois réaliser quelque chose. Il faut toujours observer l'évolution des autres et en tenir compte, s'en nourrir.

Après 25 ans et 23 albums, vous êtes à nouveau en studio, tous les trois, à Bruxelles.

Notre relation, à trois, est mystérieuse. En nous retrouvant au studio, j'ai vraiment l'impression qu'il y a quelque chose de magique entre nous. Comme si l'on s'était donné rendez-vous, dans cette vie-ci, avec des choses que l'on a vécues dans des vies précédentes. C'est de cet ordre-là.

Et le fait de se retrouver à vous trois, sans invité ?

C'est fondamental dans notre conception, pour redévelopper l'improvisation. Beaucoup de choses que l'on fait se sont généralisées, mais pour nous, cela reste un défi. On est à la limite du possible sur ce défi. Le trio doit aussi montrer où chacun en est. Le son de Michel a radicalement changé, celui de Stéphane a radicalement changé, le mien a radicalement changé. Et il faut qu'on se mette dans ce noyau atomique Aka Moon pour comprendre comment les changements ont été aussi importants ces dernières années.

Quel est le défi de ce 24^e album ?

Il faut le réussir, rester vigilant. Jusqu'à la dernière seconde, on visite des espaces sonores qu'on n'aurait jamais visités, jamais, jamais. Et énergiquement, c'est toujours un mystère. Chaque fois qu'on se combine, un flux d'énergie jaillit, que l'on ne contrôle pas. On ne contrôle que la direction qu'il va prendre, c'est le rôle de la composition. En allant en Inde, juste après être rentré de chez les Pygmées, je pensais d'abord qu'on allait se brûler, être carbonisés par le feu qu'on avait. L'Inde nous a appris à maîtriser cette énergie et, aujourd'hui, cette relation est toujours là, elle est au centre. L'on ne peut recevoir une telle énergie d'un collectif sans, avec grand soin, essayer de la mettre au service de quelque-chose et de l'honorer. Sinon on la gaspille, gaspille.

NOUVEAUX DÉFIS DANS UN MONDE QUI SE CLOISONNE

Les temps changent, et pas toujours dans le bon sens. Fabrizio Cassol se rappelle que, en 1996-97, toute l'équipe de Doudou N'Diaye Rose et ses quatorze percussionnistes ont raté l'avion. *Il venait avec ses quatre femmes, les petits enfants, etc. Au total, ça faisait une cinquantaine de personnes. Au final, ils sont tous arrivés. Ce n'était pas compliqué à gérer. Maintenant, la construction de projet devient beaucoup plus difficile. Avec le durcissement de certains règlements et de certaines attitudes, notamment dans la délivrance de visas, l'on ne sait jamais si les artistes vont arriver. Le saxophoniste et compositeur se souvient ainsi de la mésaventure d'Amir El Saffar : Ni Irakien, ni Américain, il devait venir jouer avec nous à Marseille, en provenance de New York. Il a été arrêté dans l'avion, dont on l'a fait sortir pour l'interroger. C'est le monde d'aujourd'hui, il a raté l'avion et le concert. Ce n'est pas mieux en Belgique. Passant par l'aéroport de Zaventem en provenance du Rwanda, Fabrizio Cassol découvre un groupe de danseurs et musiciens congolais, impliqués dans le projet Coup Fatal. Arrivés cinq heures avant moi, ils étaient toujours assis par terre, à gauche, devant les guichets de police. Ils sont restés quatre heures sans qu'on leur donne une bouteille d'eau. Tout était parfaitement en règle. Triomphale, la tournée avait commencé sur un rythme de trois mois ici, trois mois en Afrique. Il a pourtant fallu que Fabrizio Cassol intervienne pour débloquer la situation. Sans compter ce que les musiciens doivent endurer chez eux, notamment pour obtenir un visa. On les considère comme suspects, mais aussi comme des moins que rien. L'interculturalité, c'est aussi tout ça !*

UN BOX, UNE TOURNÉE, DEUX GRANDES FÊTES ANNIVERSAIRES

On n'a pas tous les jours 25 ans. Aka Moon célèbre l'événement par une anthologie en vingt albums originaux, dont un inédit, qui retrace la riche carrière du groupe, au centre de rencontres parfois aussi improbables que toujours aussi passionnantes. Le trio a profité de ce vingt-cinquième anniversaire pour se retrouver, à trois, en studio. Le nouvel album doit sortir en même temps que démarre une tournée, toujours en trio.

Mais il y eut tellement d'invités féconds du groupe depuis 25 ans que l'anniversaire ne pouvait les oublier. Une première fête a lieu le 24 octobre, au Théâtre National à Bruxelles, dans le cadre du Festival des Libertés. On y entendra, entre autres, le saxophoniste américain Mark Turner, le Turc Misirli Ahmet, maître de la darbuka, Umayalpuram K. Sivaraman, maître du mridangam, tambour carnatique de l'Inde du Sud. L'on retrouve Aka Moon le dimanche 3 décembre au Palais des Beaux-arts de Bruxelles, avec à nouveau une pléiade d'invités : le guitariste américain Miles Okasaki, le violoniste et chanteur manouche Tcha Limberger, le trompettiste américain Amir Al Saffar, le maître du kaval, flûte balkanique Nedyalko Nedyalkov... *ça part un peu dans tous les sens*, conclut Fabrizio Cassol.



RENCONTRE JAZZ

Mélanie De Biasio

DES LYS, DÉLICES

Reconnue comme l'une des plus belles voix du jazz moderne, Mélanie De Biasio poursuit son impressionnante ascension avec *Lilies*. Sur ce troisième album, la chanteuse repousse les limites de son univers. Vers l'infini et au-delà.

NICOLAS ALSTEEN



© Jérôme Wiltz

Depuis la sortie de l'album *No Deal*, en 2013, le statut de Mélanie De Biasio a changé. Sollicitée par les médias européens, applaudie par le public, la chanteuse a aussi gravé son nom dans le cœur des hommes. Désormais, Eels, Arno, Damien Rice ou Radiohead connaissent l'incroyable pouvoir de séduction de cette voix pas comme les autres. *Ce sont des gens avec lesquels je partage une même vibration, le besoin d'envisager chaque concert comme un instant unique*, explique-t-elle entre un café et un biscuit sucré. Sur scène, *ma plus grande crainte, c'est de figer mes chansons*. Sur disque, ce besoin de mouvement se confirme avec l'éclosion de *Lilies*. Amorcé par le single *Gold Junkies*, le troisième album de Mélanie De Biasio laisse entrevoir d'autres orientations. Lancé en éclaireur, ce morceau plonge en effet dans les brumes trip-hop, avant de s'offrir une chevauchée psyché, hantée par le blues et les fantômes du jazz. Ce titre est particulier... *C'est lui qui a donné naissance à mon précédent EP, Blackened Cities*. À l'époque, *je l'avais fait écouter aux musiciens pour leur donner une piste de travail*... Abandonné en cours de route et retravaillé pour les besoins du nouvel album, *Gold Junkies* marque ainsi une transition, une mue sexy, ultra langoureuse.

Par le passé, les esprits méthodiques rangeaient volontiers la musique de Mélanie De Biasio au rayon jazz. Avec *Lilies*, la chanteuse leur donne du fil à retordre, déjouant habilement les classements réglementaires. *Je comprends que les gens aient besoin de références mais, personnellement, je n'ai pas l'impression d'adhérer à un genre particulier. Quand j'attaque un enregistrement, je ne sais*

jamais où je vais. Je fonctionne à l'instinct, sans carte ni boussole. C'est assez flippant. Heureusement, j'apprends tout doucement à anticiper. C'est une réaction naturelle au milieu dans lequel j'évolue. Comme je ne supporte pas la pression, je me suis trouvée un rythme. Là, par exemple, quand mon label a appris que je préparais un album, il était déjà terminé. J'avais avancé l'argent et couvert tous les frais associés à l'enregistrement. C'est une forme d'indépendance.

NOIR DE MONDE

Traduit de l'anglais, *Lilies* donne des fleurs de lys. Sous l'intitulé du disque, celles-ci s'ouvrent sur *Your Freedom Is The End Of Me*. Ce morceau s'adresse à mon ombre, à toutes les névroses qui m'accompagnent du matin au soir, indique Mélanie De Biasio. *Nous sommes tous pareils. Dans notre for intérieur, nous traînons un bon paquet d'incertitudes. Je ressentais le besoin de mettre des mots sur ce mécanisme. Parce que je suis convaincue que mieux comprendre les autres, ça passe nécessairement par une meilleure compréhension de soi. Quand Bashung chantait Noir de monde, il avait raison: nous sommes tous hantés par le doute. Aucun doute, par contre, sur la qualité de *Lilies*. Poussée à l'extrême, sa sophistication se manifeste dans les arrangements, la production et les paroles des chansons. J'ai écrit les textes avec l'aide de Gil Helmick, un poète américain originaire de Portland. Je l'ai rencontré à Bruxelles en 2005, complètement par hasard. Il passait devant le Music Village. Il est entré, je chantais. On ne s'est plus quitté. C'est un vieux bonhomme de septante ans. Je lui envoie mes textes, il les corrige, en ajoutant quelques annotations. C'est comme un jeu. Il m'arrive toutefois de refuser ses suggestions. Quand j'ai vraiment envie de*

*coller deux mots ensemble, ils doivent rester ensemble. C'est comme ça, pas autrement. Parce que je ne suis ni Anglaise ni Américaine. Un peu têtue, gentiment obstinée, Mélanie De Biasio a enregistré neuf morceaux – et autant de joyaux – dans le petit studio de son ami Pascal Paulus. Des producteurs étrangers sont venus frapper à ma porte. Mais j'ai refusé toutes les offres. J'avais une idée précise du disque que je voulais. Pascal Paulus était à mon service. Il sait que je suis intraitable sur certains détails. Impressionnant, *Lilies* part souvent de petites mélodies pour nourrir de grandes émotions (*Brother, Sitting In The Stairwell*). Placées en fin de parcours, les chansons *All My Worlds* et *And My Heart Goes On* se montrent à la hauteur, franchissant aisément la barre des six minutes. De quoi ouvrir de nouvelles perspectives à Mélanie De Biasio. À l'avenir, j'espère conserver l'état d'esprit qui m'anime aujourd'hui. Qu'importe le succès ou les désillusions, je veux juste continuer de croire que tout est possible...*



Mélanie De Biasio

Lilies
[PIAS] Recordings

www.melaniedebiasio.com

RENCONTRE POP ROCK

Girls In Hawaii

PASSAGERS DE LA NUIT

Quatre ans après *Everest*, disque de la résurrection né dans la douleur, la formation la plus emblématique de notre scène pop se réinvente sur *Nocturne* au travers de dix grandes chansons modernes. Exploitant les richesses de l'électro avec un sens raffiné de l'épure et osant pour la première fois s'aventurer sur des sujets sociétaux, ces jeunes pères de famille quittent définitivement la post-adolescence pour entrer dans l'âge adulte. Décryptage avec Antoine Wielemans et Lionel Vancauwenberghe.

LUC LORFÈVRE

'histoire de *Nocturne* a-t-elle débuté là où celle d'*Everest* s'était achevée ?

Lionel Van Cauwenberghe : Nous avons déjà touché à l'électronique sur *Everest*, mais il y avait un goût de trop peu. En commençant à travailler sur *Nocturne*, nous souhaitions à la fois aller plus loin dans cette voie électro et sortir du plan «guitare acoustique et feu de camp». L'idée était de retirer les éléments de base de notre recette, de simplifier, d'enlever les couches pour rendre la matière plus mal-léable. Vu comme ça, ce disque s'inscrit dans la continuité d'*Everest* mais il va aussi beaucoup plus loin.

Antoine Wielemans : Pour les textes, il y a, par contre, une vraie cassure. *Everest* était profondément marqué par la disparition de mon frère Denis (*batteur du groupe décédé en 2010 dans un accident de la route - Ndlr*).



© Olivier Dornet

Nous nous sommes posés beaucoup de questions sur les thèmes à aborder dans nos nouvelles chansons. Comme nous n'avons pas trouvé de solutions immédiates, nous nous sommes d'abord focalisés sur la musique. On a composé Lionel et moi chacun de notre côté sans s'enfermer dans des idées prédéfinies.

Tous les membres de Girls In Hawaii ont fondé une famille. Dans quelle mesure cette récente paternité a changé votre rapport aux chansons ?

L.V. : Quand tu deviens père de famille, ton point de vue change complètement. Tu «sors» de ta petite personne. L'enfance, tu la regardes désormais de l'extérieur. Jusqu'à *Everest*, la plupart des chansons de Girls In Hawaii parlaient essentiellement de nous avec une vision post-adolescente et romantique. Avec *Nocturne*, nous ouvrons la porte.

A. W. : Un jour, notre batteur Boris (*désormais remplacé par Bryan Hayart - Ndlr*) m'a dit : *Pour écrire une chanson, pourquoi tu ne lis pas le journal ? Pourquoi tu ne regardes pas le monde qui t'entoure ?* Jusqu'à présent, c'était quelque chose que nous nous étions interdits dans le groupe. Mais à un moment donné, tu dois cesser de te l'interdire, même si tu sais que tu ne seras jamais Bob Dylan. Alors, on a regardé le monde. Et il y a de belles choses dans le monde, mais aussi des réalités plus dures qui nous pré-occupent. La chanson *Up On The Hill* évoque la société qui se détraque. *Blue Shape* est inspirée par cette photo du petit

Syrien d'origine Aylan, 3 ans, retrouvé sur une plage turque. Jamais nous n'aurions osé aborder de tels sujets auparavant.

Vous avez écrit plusieurs chansons de *Nocturne* sous hypnose. Pourquoi une telle expérience ?

A. W. : J'ai vu un thérapeute pendant un an pour des raisons personnelles. Un jour, alors que je lui parlais de ma difficulté à écrire les paroles des nouvelles chansons, il m'a proposé une séance d'hypnose pour libérer la créativité qui était en moi. J'ai essayé et Lionel a aussi montré de la curiosité. Lors d'une telle séance, tu es plongé pendant deux ou trois heures en hypnose «semi-éveillé». Tu es conscient et tu n'arrêtes pas de parler. Trois jours après, tu te souviens encore de tout ce que tu as raconté. Il ne faut même pas enregistrer. Ça nous a beaucoup aidés pour l'écriture.

***Nocturne* vous a-t-il permis d'identifier de manière encore plus précise l'ADN de Girls In Hawaii.**

A. W. : Pendant l'enregistrement de *Nocturne*, on a beaucoup écouté de productions hip hop minimalistes, du genre PNL, où les chansons tiennent sur un beat et une voix. Ça nous a beaucoup influencés. Nous avions toujours cru que Girls In Hawaii se caractérisait par sa fragilité et sa maladresse. Mais sur *Nocturne*, tous les morceaux sont parfaitement en place dans les structures. C'est en simplifiant nos morceaux que nous avons pu identifier ce qui nous caractérisait. Le seul endroit où il y a

de la fragilité, c'est dans la voix et dans la mélodie. Il est là, l'ADN des Girls.

C'est une toile de l'Anglais Tom Hammick qui illustre la pochette de *Nocturne*. En quoi son travail vous-a-t-il inspiré ?

L.V.C. : En fait, nous avons fait le chemin inverse. Ce disque a été conçu de manière très picturale. Quand on a terminé le mixage, on a cherché la toile qui résumait le mieux nos chansons. Et cette peinture de Hammick nous a subjugués. Tout ce qu'il y a dans les morceaux de *Nocturne* s'y retrouve. C'est à la fois sombre et lumineux, tout est en clair-obscur. Il y a même dans le fond une montagne qui pourrait se traduire comme le prolongement d'*Everest*.

Est-ce que vous faites de la musique en 2017 pour les mêmes raisons qui vous ont poussés à enregistrer *Found In The Ground - The Winter EP* en 2003 ?

L.V.C. : Fondamentalement, nous sommes toujours guidés par la même motivation. Celle de créer quelque chose de beau qui a du sens dans la vie de tous les jours. On l'oublie souvent, mais la notion de plaisir est aussi extrêmement importante au sein du groupe. Cela fait quinze ans que nous bossons ensemble. Il y a eu des hauts, il y a eu des coups durs, des critiques aussi, mais le plaisir est toujours là.

Avez-vous revu vos ambitions à la hausse avec *Nocturne* ?

A.W. : Nous n'avons jamais eu de grandes ambitions. Lorsque Lionel et moi avons enregistré notre première démo, l'ambition était de réussir à faire des chansons qui nous plaisent. C'est un truc con à dire, mais nous voulions être fan de notre musique. À la sortie de notre premier EP, je me souviens que nous nous étions fixés pour ultime objectif, celui de jouer à la Rotonde du Botanique. Pour nous, c'était la salle mythique où nous avons vu tant de concerts mémorables. Trois mois après la commercialisation de *Found In The Ground*, on remplissait la Rotonde. Tout ce qui est venu après, c'est du bonus.



Girls In Hawaii
Nocturne
[PIAS]

www.girlsinhawaii.be



RENCONTRE ELECTRO-POP

Ulysse

L'E-TACTIQUE

Cet été, le trio bruxellois a passé quelques jours à Barcelone, le temps d'un clip annonceur de son retour sur disque.

Un EP s'annonce pour la rentrée. Quant à l'album... *On verra plus tard*, répondent Arnaud, Benoît et Julien. Question de stratégie, notamment, qu'ils peaufinent.

DIDIER STIERS

Vous voilà de retour avec du neuf : vous aviez votre dose de *Cashmere Guns* ?

C'est surtout qu'on a des dizaines de choses à exploiter, plein de nouveau matériel sur lequel on bosse. Mais on n'a jamais vraiment trouvé sous quelle forme le sortir, parce qu'on change souvent d'avis à ce sujet. On n'est jamais convaincu par une forme ou une autre. L'idée est donc de sortir un EP dans un premier temps, et de voir pour la suite, avec un album éventuellement en 2018.

Vous avez du mal à choisir entre l'album, l'EP, le single, le numérique ?

Dans le rap, ça se fait beaucoup, cette stratégie de sortir juste des singles avec des clips. Tu as des gens qui vont sortir des EP, des gens qui vont sortir plein d'albums, et en fait, il n'y a pas une situation dans laquelle on se retrouve à cent pour cent. Il n'y a pas « UNE » stratégie qui est la bonne. Actuellement en tout cas, parce que la consom-

mation a tellement changé. Mais on se retrouve plus dans une démarche proche de celle des artistes hip hop que dans la démarche traditionnelle des labels : enregistrer un album, le sortir, tourner...

Mais l'album vous tient à cœur ?

Ce sera le premier et on en parle depuis le début. Mais il faut aussi être intelligent dans la démarche et le faire au bon moment. Pas le faire pour le faire, comme c'est le cas pour pas mal de groupes qui après se cassent la gueule : avec ton album, tu sors en une fois tout ce que tu avais, mais personne ne l'écoute parce que personne ne t'attend. Pour nous... y a-t-il une vraie attente pour un album ? C'est un gros morceau ! Les gens doivent vraiment être en demande. Nous, on est encore dans une position où on doit construire le truc. Et cette approche Internet permet en fait d'y aller vraiment step by step, amener morceau par morceau, laisser plus de temps aux gens peut-être d'assimiler les titres, d'assimiler les visuels, d'assimiler l'univers, etc. Ça nous permet aussi simplement d'avoir une actualité plus rythmée. Et puis de disposer du temps qu'il faut, parce que ça en demande énormément, pour composer, produire, tourner les clips et réaliser les visuels nous-mêmes.

Ce titre clippé en Espagne, que peut-on en savoir ? L'EP ressemblera à quoi ?

C'est un morceau assez solaire, moins sombre que *Acid*, par exemple, et peut-être aussi plus dansant. Sans le vouloir ou sans le remarquer, au bout d'un long processus de création, on en est un peu revenu à un truc efficace à la *Wounds* (sur l'EP *U as in Ulysse* - Ndlr). On pousse encore plus ce qu'on a fait dans *Acid* : ce mélange des langues avec Roméo Elvis, des éléments un peu spéciaux. C'est une direction qu'on va suivre, ce côté un peu « différent », « bizarre » et « hors du temps ».

www.ulysemusic.com

RENCONTRE WORLD FUSION

La Chiva Gantiva

DÉCOLLAGE IMMÉDIAT

Le plus colombien des groupes bruxellois explore de nouveaux espaces sonores sous le cockpit de *Despegue*. Cohérent, parfaitement équilibré, ce troisième album voit La Chiva Gantiva évoluer dans une autre dimension. Au carrefour du folklore caribéen, de la cumbia et d'envies d'ailleurs, la musique gagne en légèreté. De quoi monter en puissance.

NICOLAS ALSTEEN

Bruelles, début de l'été. La Chiva Gantiva ne prend pas de vacances, mais s'apprête à rejoindre la France. Direction les Eurockéennes de Belfort. *Nous ouvrons pour Iggy Pop*, annonce fièrement le chanteur Rafael Espinel. C'est que son groupe est un habitué des grands raouts festivaux : Roskilde, Paléo, Nuits de Fourvières, Festival d'été de Québec... *Paradoxalement, nous n'avons pas une seule chanson qui passe à la radio*, s'amuse le leader de La Chiva. *Mais ça va peut-être changer avec le troisième album. Pourquoi ? Parce que nous avons enregistré des chansons à écouter à la maison. Avec ce disque, nous sortons de notre zone de confort.* Né dans un contexte difficile, *Despegue* est passé à travers une salve d'attentats et une rupture sentimentale. En plein enregistrement, le couple formé par la percussionniste Natalia Gantiva et Rafael Espinel a, en effet, mis un terme à seize ans de vie commune. Sentiments éraflés, cœur blessé, le couple décide pourtant de rester unis dans le groupe, histoire de soigner ses plaies autour de belles chansons. *Montanas de selva verde* ou *Vuelvo y me despido* évoquent ainsi l'amour et ses dissonances. *Nous continuons La Chiva Gantiva ensemble. Il s'agit de notre bébé commun. Cette séparation ne change rien. Notre relation prend juste une autre tournure, un nouvel envol.* À la lumière de cette révélation, le titre du disque s'éclaire. *Despegue - décollage*, en espagnol -



marque effectivement un nouveau départ pour le groupe. Plus appliquée, La Chiva Gantiva adoucit son caractère fanfaron via quelques compos fragiles, délicates. Dans le genre, la ritournelle *Fantasma* est une perle. Vaguement mystérieuse, vraiment apaisante, elle caresse des rythmiques cumbia, tout en épousant les formes de l'afrobeat. Bénéfique, cette façon de temporiser favorise la digestion des morceaux les plus enlevés (*El Ritmollevo yo, Tripeo*) ou osés, comme *Cuero*, incursion hip hop imaginée en compagnie de Speech, leader des vénérables rappers d'Arrested Development.

MARTIENS ET CITYTRIP

Bruxelloise dans l'esprit, colombienne dans l'âme, la petite troupe vit son folklore à distance. Pour Rafael Espinel, cet éloignement constitue un atout. *Par rapport aux autres artistes colombiens, nous sommes dans un espace-temps radicalement différent*, analyse-t-il. *Musicalement, nous vivons dans une dimension parallèle. Nous sommes des Martiens. En Colombie, il nous arrive d'être dénigrés. Comme si nous avions déserté. À Bruxelles, lorsque nous revendiquons notre sentiment d'appartenance à la Belgique, certains nous rétorquent que nous sommes Colombiens. En fait, La Chiva Gantiva est à l'image des mouvements migratoires qui parcourent la planète. Dans le futur, ces échanges seront la norme. Pour l'instant, nous sommes à l'avant-garde d'une esthétique élaborée au croisement des continents...* Avant, les chansons de La Chiva Gantiva se nourrissaient des voyages. Les avions partaient, l'inspiration venait. Aujourd'hui, l'impulsion vient de Brooklyn. Géolocalisées du côté de

New York, ces idées fraîches découlent d'un citytrip initiatique. *Fin 2015, je suis parti là-bas pendant deux mois*, raconte Rafael. *Cette ville représente une part du rêve américain. Surtout, je m'y sens bien. C'est une source d'inspiration. Ceci dit, aucun titre ne parle de New York. Dans l'album, les seules traces de Big Apple sont liées à la présence du saxophoniste Martin Perna (du groupe Antibalas - Ndlr) et au mastering de l'ingé-son Fred Kervokian (Sonic Youth, The National - Ndlr). Même si Despegue est profondément attaché à l'effervescence new-yorkaise, il ne renonce pas pour autant aux saveurs d'ailleurs. Placé en fin de parcours, le morceau *Schizofonia* propose ainsi une cartographie sonore d'un monde (re)visité par La Chiva Gantiva. Ce titre enferme des sons capturés en Turquie, Russie, Corée, U.S.A, Ukraine, Bénin... Ces samples sont des souvenirs de nos tournées. Pour produire *Despegue*, La Chiva Gantiva a fait appel aux services d'Ivan Benavides, icône des studios d'enregistrement colombiens. Il est venu à Bruxelles. Nous avons fait ça juste au-dessus du Bonnefooi, un petit café du centre-ville. C'est là, dans une pièce truffée de micros, que le groupe a décollé vers d'autres horizons.*



La Chiva Gantiva
Despegue
FlowFish Records

www.lachivagantiva.com



© Mikko Milla Studio

RENCONTRE POP

Témé Tan

PORTRAIT DE FAMILLE

De la France au Canada, des Pays-Bas à l'Angleterre, c'est la même histoire: les chansons du grand Tanguy Haesevoets diffusent de bonnes vibrations. Assoiffées d'ailleurs, tapissées de trouvailles électroniques, les mélodies métissées de l'artiste bruxellois fleurissent aujourd'hui sur un album à son nom. *Témé Tan* a tout pour faire un carton.

NICOLAS ALSTEEN

Ces jours-ci, Témé Tan publie son premier album. Pourtant, sous le manteau, le garçon traîne déjà une solide carrière. Ses premiers pas sur scène, il les fait dès 2007, aux côtés des géniaux Noza et Veence Hanao. *Je les accompagnais dans leur groupe Autumn. Je me chargeais des machines, j'assurais les chœurs et quelques parties de guitare.* En marge de cet effort collaboratif, le grand bouclé bricole ses propres morceaux. *Sauf qu'artistiquement, je ne trouvais pas ma place. Fin 2009, j'étais paumé. Je n'étais ni dans la case hip hop ni dans la sphère pop-rock. J'ai alors choisi de partir au Japon. Parce que les disques de Tujiko Noriko, Pizzicato Five, Cibo Matto ou Cornelius me semblaient en phase avec mes aspirations.* C'est là, au pays du Soleil-Levant, que son nom de scène voit la lumière du jour. À Kyoto, il se métamorphose en Témé Tan. *Pendant les études, j'ai passé un an en Espagne. Là-bas, les gens n'arrivaient jamais à prononcer correctement Tanguy. Alors, ils m'appelaient Tan. C'est resté. Et puis, en japonais, «Té» signifie main et «Mé», c'est l'œil. En concert, je retire toujours mes lunettes. Comme je suis myope, je me repère instinctivement en posant mes mains sur les instruments. C'est ainsi que j'ai opéré un rapprochement entre la vue et le toucher.* En 2011, Témé Tan rassemble neuf morceaux sous la pochette de *Matiti*. Dans l'esprit, ce premier EP se rapproche des efforts d'Animal Collective ou Grizzly Bear. *Cette sortie est restée confidentielle. Elle n'a rencontré aucun écho dans les médias...* Une déconfiture qui amène l'artiste à s'envoler vers d'autres horizons... Au Brésil, Témé Tan oublie ce revers profes-

sionnel en gratouillant des cordes en nylon. Pour son plaisir personnel, il revisite les tubes des autres. Interprétés dans des versions acoustiques, les tubes de Kanye West, Mariah Carey ou Bernard Wright s'imprègnent du soleil sud-américain. *J'avais besoin de lâcher un truc hyper spontané. J'ai repris ces titres sans réfléchir et je les ai balancés sur internet...* Les relectures de Témé Tan voyagent sur la toile et attirent l'attention des surfeurs. De nombreux retours positifs viennent couronner l'initiative. *Via ces reprises, les gens ont redécouvert l'existence de Matiti, et la chanson du même nom...*

CONGOTRONICS

Aujourd'hui, *Matiti* revient. Métamorphosé. Revu et corrigé pour les besoins du premier album. *Ce morceau est important. Il enferme l'ADN du projet. En plus, il parle de ma naissance, de mon rapport à la Belgique, de mes liens à l'Afrique.* Né au Congo, Témé Tan cultive en effet les bonnes vibrations de Kinshasa dans douze chansons pop, modernes et bariolées. *Pourtant, je ne revendique rien,* dit-il. *J'ai grandi dans une famille métisse. Ma culture est belgo-congolaise. La musique est juste une extension de ma personnalité. Il ne s'agit pas d'un effet de style ou d'une tentative d'africaniser le propos. Ça fait juste partie de mon éducation. Aujourd'hui encore, j'écoute Papa Wemba, Tabu Ley Rochereau ou Mbilia Bel. J'adore Konono N°1, Jupiter & Okwess, Staff Benda Bilili ou Kasai Allstars.* Si Témé Tan se présente en solo, son disque n'est pas l'affaire d'un loup solitaire. Sous ses compos, on croise ainsi la voix de Maï Ogawa (Alek & Les Japonaises), la guitare de Youri Botterman (Dam-

so) et celle du Gantois Pablo Casella (Little Dots), quelques percussions signées Amaury Ranger (François & The Atlas Mountains) ou Esinam Dogbatse, mais aussi des productions opérées en compagnie des copains: Noza (Baloji, Gremes), Gaetan Dehoux (BRNS) ou Le Motel (Roméo Elvis). Soit une belle équipe au service d'un disque qui captive les sens et caresse l'oreille. *J'accorde beaucoup d'importance à la sonorité des mots. Il faut que ça coule. Que ce soit joli.* Avec ses barres multivitaminées (*Ça va pas la tête ?, Ouvrir la cage*) et ses tubes électroniques (*Améthys, Menteur*), Témé Tan délie la langue française à travers des mélodies colorées et lumineuses à souhait. *Des attentes ? Je sais qu'il est impossible de plaire à tout le monde. Mais j'aimerais que certains morceaux entrent dans la vie des gens. Qu'ils s'approprient les paroles. Qu'ils les chantent en concert, éventuellement.* Pour le coup, ça ne devrait pas louper.



Témé Tan
Témé Tan
[PIAS] Recordings

www.facebook.com/temetan.page

RENCONTRE FUSION

Belem & The MeKanics

UN SURRÉALISME
INSTRUMENTAL
BIEN BELGE

JEAN-PIERRE GOFFIN

Des années déjà que Didier Laloy et Kathy Adam partagent un parcours musical : depuis *Panta Rhei* avec Steve Houben, chacun a suivi sa route se croisant de temps à autre autour d'un projet, avant de se retrouver sur ce petit bijou musical qu'est Belem, un duo atypique où chaque voix – accordéon diatonique et violoncelle – est l'égale de l'autre. Un duo qui en quelques années a déjà développé plusieurs variantes, nous explique Didier Laloy : *Belem est le cœur artistique de ma vie musicale actuelle et a des extensions qui fonctionnent déjà: c'est le projet avec Barbara Furtuna, des chanteurs corses, il y a aussi Belem et Constantinople avec des musiciens iraniens et turcs avec lesquels on tourne jusqu'en Amérique du Nord. Il y a eu cet épisode avec le groupe Slang, la collaboration avec un quatuor flûte-clarinette-hautbois-basson. En premier lieu, l'idée de Kathy Adam et Didier Laloy était de prolonger Belem en duo notamment en y incluant de la vidéo, une formule qui n'a pas abouti pour le moment, mais qui, dit Didier Laloy, pourrait trouver sa place plus tard. Est survenue alors l'opportunité de travailler avec cet « orchestrion » conçu par la firme DECAP et dans les mains de Walter Hus, compositeur assoiffé d'expérimentation, co-fondateur avec Peter Vermeersch de Maximalist!, féru de free jazz tout autant que de techno. J'ai toujours été fasciné par les limonaires, les orgues de barbarie de mon enfance, raconte Didier, ces instruments qui fonctionnaient à l'aide de cartes perforées. Et lorsque l'occasion s'est présentée d'utiliser cet incroyable instrument, je me suis dit qu'il fallait sauter sur l'occasion et avancer*



sur ce nouveau projet. Cette immense « machine à son » rappelle l'orchestrion utilisé il y a quelques années par Pat Metheny. Partir sur un nouveau répertoire et y intégrer un élément neuf et complètement fascinant, c'était ce que cherchaient Didier et Kathy : Les programmeurs et le public ont besoin de ça. Il faut changer tous les deux ou trois ans... Si je revenais en concert avec le duo et de nouvelles compositions, je ne pense pas que ça intéresserait le public. Donc, j'ai voulu prolonger le plaisir du duo, cette vibration entre deux êtres humains qui fonctionne très bien – pour nous et pour le public – et cela sans avoir quinze musiciens autour de nous. C'est ainsi que l'envie de cet instrument mécanique est née grâce au hasard et à cette rencontre avec Walter Hus.

MÉCANIQUE ET NUANCES

L'union entre le duo et l'« orchestre » a complètement changé la donne : *Au niveau des nouvelles compositions, tout d'un coup je n'avais plus de limites, parce qu'avec Kathy, à deux, on devait tout faire, l'harmonie et la rythmique, ici avec cet orchestre derrière nous, les possibilités sont plus ouvertes; les compositions font, par exemple, rarement moins de cinq ou six minutes, les morceaux sont plus longs que dans un duo où il faut aller tout de suite à l'essentiel. De par son fonctionnement grâce à un logiciel informatique, l'instrument modifie considérablement l'approche de la musique pour limonaires : Ce que Walter et DECAP ont apporté de nouveau c'est le côté humain dans les sons. Lorsqu'on joue sur un orgue, moi j'appelle*

ça des sons droits, alors qu'ici dans chaque tuyau d'orgue, il y a une technologie qui permet de faire chanter les tuyaux comme une voix humaine avec des nuances, des trémolos qui n'existaient pas avant l'informatique et qui n'existent nulle part ailleurs que chez DECAP. Mais tout ne fonctionne pas à vent : il y a une batterie, des vibraphones, des marimbas, il y a un accordéon étonnant qui joue tout seul en s'ouvrant et se fermant. C'est incroyable la technologie qu'ils sont parvenus à y mettre. Essentiellement, l'instrument est composé de tuyaux d'orgues avec différentes tessitures, les cuivres sont des tuyaux en cuivre, les flûtes des tuyaux plus flûtés.

Afin de garder l'esprit du duo, il fallait conserver le versant acoustique de la performance : pas de baffles, donc, il fallait que le son vive par le souffle de l'instrument, sans que celui-ci n'écrase le duo et ne donne l'impression de diriger la musique, celle-ci étant programmée et donc non modulable : Walter nous dit qu'il faut qu'on ait l'impression que ce soit nous qui dirigeons l'instrument alors qu'il est automatique. C'est lui qui nous pousse, nous donne des ailes, nous incite à courir sur scène, à retrouver ces mouvements que nous n'avions plus dans Belem : avec Kathy en duo, j'étais assez statique tandis qu'ici avec les flûtes, je vais jouer avec l'orchestre. Quant à la latitude que ça nous laisse, on n'a jamais été des improvisateurs, on a toujours joué une musique écrite par Kathy et moi. Ici, on est toujours dans une musique écrite avec des moments de liberté parce que l'orgue ne joue pas tout le temps, et parfois l'orgue nous accompagne et dans l'accompagnement on est libre dans un espace non modulable, c'est en fait une musique orchestrale, très écrite. Le côté mécanique de l'orchestron, Didier Laloy a bien conscience qu'il pourrait déshumaniser la performance du duo, d'où la volonté de chercher de nouvelles voies : Il faut qu'on garde cette bulle du duo qui plaît aux gens, ce côté très humain dans notre musique. Je suis pour l'instant en train de travailler avec Eric de Staercke afin de trouver des pistes pour faire vivre l'instrument sur scène par des jeux de regards, de mouvements, pour éviter qu'on ne pense que c'est simplement une bande-son qui défile derrière nous, il faut rendre l'orchestron vivant. Tout en maintenant la face magique de la performance qui à coup sûr fascinera le spectateur : Pour garder le côté mystérieux, on ne dévoile pas tout sur notre fonctionnement avec l'instrument. On a un moment de peut-être deux minutes en duo, puis une flûte vient doucement se glisser dans la musique, puis une basse... Et le public se demande comment c'est possible que ça arrive au bon moment.

www.didierlaloy.be



RENCONTRE RAP

Phasm À LA BAGUETTE

Il a le vent en poupe, le rap tel qu'il se pratique par chez nous. Impossible de le nier, mais rappelons tout de même qu'avant d'être mis sous le feu des projecteurs, la scène belge a toujours été bien active. Avec Phasm, aka Phasm Huit-Sept, c'est l'axe Bruxelles/Liège qu'on évoque.

DIDIER STIERS

Das de rap sans beat, pas de rappeur sans beatmaker : l'équation n'est pas très compliquée. Ça aussi, on commence à s'en rendre compte dans le grand public, lequel grand public doit aujourd'hui déjà savoir qui est ce Motel dont le nom est souvent accolé à celui de Roméo Elvis. Fabien Leclercq, de son vrai nom, est un de ces faiseurs de sons que les rappeurs recherchent. Phasm en est un autre. Principal atout du garçon : un éclectisme certain ! Éclectisme... d'abord de formation. Adrien Béhier, dans le civil, a joué de la basse, de la guitare et de la batterie. Dans des groupes de rock et de jazz. C'est au cours de ses études d'ingé-son qu'il s'intéresse à l'électronique et aux machines. En 2013, il lance AEA (pour « anandamide » : à vos dicos !), un duo au sein duquel il est à la fois mc et beatmaker. En 2015, on le retrouve, avec *Raw meat tape*, en

version instrumentale sur le label namurois Crab Boogie Records. Dernièrement, on l'a aussi vu aux côtés de Jazz - l'une des quatre voix de Stikstof -, Jazz avec lequel il s'est lancé sous le pseudo de Swiss Bank. Des petits malins : à l'heure du streaming, ces deux-là ont décidé de ne sortir que du physique... Leur seconde galette, sur laquelle Convok et Zwangere Guy (aussi de Stikstof) travaillent de concert, devrait être disponible sous peu... Balancé sous son blaze personnel, *Usain Bolt*, son dernier titre en date tombe pile dans l'actu. On y apprend que le 1030 c'est sa « zone », histoire de parfaire les présentations. Le 1030 ? Lisez la commune bruxelloise de Schaerbeek. *Personne ne va m'apprendre à rapper/Personne ne va m'apprendre à faire des prod'*, y clame-t-il aussi. Présomptueux, le jeune Adrien ? En réalité, il rappe depuis aussi longtemps qu'il produit. *Pour moi, les deux exercices sont indissociables pour être à même de comprendre le hip hop. Pour bien aborder un instru au niveau flow et mélodie, il est important de comprendre le fonctionnement d'un instru. Et inversement : pour produire un instru propice à être rappé, il est important de comprendre le rap.* Du coup, quant à savoir ce qui fait qu'un beatmaker ait un jour envie de rapper... *J'ai toujours voulu faire les deux !* Et le beatmaker en lui puise son inspiration dans tout ce qu'il écoute. *Quel que soit le genre musical, précise-t-il. Ce n'est rien de spécifique. Ça peut être un sample, une musique, une autre production... Tout dépend des moments.* Pour l'heure, c'est une collaboration avec le trio liégeois d'Hesytap (Absolem, Sly D.E.R et Don Icaro) qui occupe Phasm. *L'album avec Hesytap est prêt depuis quelques mois, précise-t-il. La promo se met en place et la sortie est prévue pour fin septembre. Nous sommes toujours dans les dernières négociations avec Sony. L'attente touche à sa fin.*

www.facebook.com/Minymen

RENCONTRE ÉLECTRO

DC Salas

L'AMOUR À LA MACHINE

Oiseau de nuit, DC Salas soigne ses peines de cœur en dansant.

Entre réflexion et abandon, désillusions et bonnes vibrations, la musique du producteur bruxellois affleure sur les microsillons de *The Unspoken*, premier album infusé de sons trippants, sensibles, ultra magnétiques. Porté par sa passion pour les matières synthétiques, l'artiste malaxe house, techno et electronica dans dix morceaux autobiographiques : des non-dits qui veulent dire beaucoup.

NICOLAS ALSTEEN



© Maudine Bourstien

Diego Cortez Salas, 29 ans, est un vrai Bruxellois. Du genre à aimer sa ville. *Cet amour, je le dois à mon père*, confie-il, perché sur les hauteurs d'un rooftop du quartier de la Bourse. *Quand j'étais gamin, nous étions toujours fourrés à la rue du Midi, chez les disquaires. Mon père collectionnait les CD's. À la maison, il y avait de la musique dans chaque pièce. Partout, tout le temps. C'était comme un battement continu. Le tempo est donné. Très jeune, le garçon répond à l'appel du beat. L'électro entre dans ma vie, en 1997, avec la découverte de Daft Punk et l'album Homework. La même année, il y a eu The Prodigy aussi, avec The Fat Of The Land. J'ai vécu ces deux sorties comme des électrochocs. Adolescent, Diego s'investit dans une petite radio locale. J'avais une émission. J'invitais des DJs et producteurs à l'antenne. Un jour, je reçois Cosy Mozzy. J'étais obsédé par sa boîte de nuit, le Dirty Dancing. Problème ? J'étais trop jeune pour y entrer. Et là, après l'interview, il me propose un ticket d'entrée. Sans le savoir, il réalisait un de mes rêves. C'était comme si le génie sortait de sa lampe pour m'ouvrir les portes du clubbing. Pendant trois ans, c'est devenu mon rituel du samedi soir. C'est comme ça que j'ai prolongé ma culture électronique. Avec l'argent de son premier job étudiant, Diego achète quelques vinyles et deux platines. Couvé par les uns, poussé par les autres, il passe des disques en club avec la permission de papa et maman. Quelques soirées plus tard, le premier morceau de DC Salas voit le jour dans un avion. Un Airbus A350 qui relie Lima à Bruxelles. J'ai passé tout le vol sur le logiciel Ableton. En débarquant à l'aéroport, j'avais bouclé Peru. Le titre sort en 2010 via Doctor Vinyl Records. Sept ans plus tard, DC Salas signe finalement un véritable album. J'ai mis du temps à me lancer. Album, pour moi, c'est un mot sacré. Pas question d'empiler des morceaux ou de compiler des singles. Je devais nécessairement penser le truc de A à Z, raconter une histoire. Je ne savais pas trop par où commencer. Jusqu'au jour où je me suis fait larguer. Cet épisode m'a sérieusement chamboulé. Paradoxalement, il a débloqué la situation. D'un coup, je possédais le bagage nécessaire pour enregistrer un album...*

ASCENSEUR ÉMOTIONNEL

L'écoute de *The Unspoken* soulève des réminiscences électroniques en flux continu. Sous les beats de DC Salas, on perçoit notamment quelques principes fondateurs du label Kompakt. *Ça reste une de mes références absolues*, reconnaît le DJ bruxellois. *Dès que j'ai commencé à écouter des choses plus pointues, je me suis tourné vers les productions du label allemand. Les premiers disques de Gui Boratto, Sascha Funke ou Superpitcher, par exemple, m'ont vraiment influencé. Cette façon de réconcilier mélodie et efficacité sur le dancefloor se retrouve d'ailleurs au cœur de ma musique.* Hommage candide à tout un pan de l'électro moderne, l'album de DC Salas éponge des sonorités piochées ici et là, chez Ivan Smaghe, Miss Kittin (une impression renforcée par les voix de Joy Wellboy), Isolée ou John Talabot. Baptisé *The Unspoken*, ce premier album est aussi le prolongement sonore du tatouage «non-dit» qui s'allonge sur le bras de l'artiste. *Il fait référence à toutes les choses que je suis incapable d'exprimer autrement qu'avec des sons*, explique-t-il. *Tous ces non-dits expliquent le titre de l'album et les raisons de ma rupture sentimentale. Ce disque est une thérapie. Chez moi, certains sentiments ne passent que par la musique. J'ai donc ressenti le besoin de les exprimer. Il fallait que ça sorte.* Bande-son magnétique d'un itinéraire romantique voué à l'échec, *The Unspoken* recolle les morceaux d'une vaste fresque sentimentale : une belle histoire à l'issue fatale. Du premier baiser à la dernière étreinte, le BPM vacille, vrille, oscille entre euphorie et mélancolie. Le cœur connecté à ses machines, DC Salas s'abandonne dans la musique. Son pouls s'accélère, le beat palpite. Quête initiatique sous dopamine, *The Unspoken* est un ascenseur émotionnel : une machine à danser qui monte et descend. De haut en bas. De la séparation à l'acceptation. Morceau apaisant, *Everything Happens For A Reason* témoigne ainsi du chemin parcouru. Tout arrive pour une raison. C'est une évidence : ce disque n'est pas là par hasard.



DC Salas
The Unspoken
Biologic Records

www.facebook.com/dcsalasmusic



© Nicolas Leleu

RENCONTRE CLASSIQUE

Quatuor Amôn

LE SOUFFLE CRÉATEUR

De Schubert au MusMA, de Bozar au Rockerill carolo, du classique au contemporain... Pour s'imposer, ce quatuor né à Bruxelles a su élargir son répertoire aux créations actuelles, aux projets transversaux et aux scènes alternatives. Revigorant. Prochain rendez-vous à Mons, le 22 septembre.

STÉPHANE RENARD

Pas tout à fait dix ans d'existence et déjà une belle place dans le circuit. Formé aux conservatoires de Bruxelles et à la Chapelle musicale Reine Élisabeth, le quatuor Amôn s'est choisi un nom inspirant, celui du dieu des dieux égyptiens. *Le souffle créateur*, précise Aymeric de Villoutreys, premier violon d'un ensemble auquel le mot création, justement, ne fait pas peur.

Votre itinéraire avait cependant débuté selon un schéma très classique, en excellente compagnie d'ailleurs...

Nous avons en effet commencé au Conservatoire avec le violoncelliste Guy Danel, qui est un peu notre parrain. La finesse de son approche et sa connaissance du répertoire nous ont apporté un regard très pointu sur l'interprétation. À la Chapelle, c'est avec les Artemis que nous avons exploré la projection du son. Nous avons également rencontré à Paris un membre du quatuor Alban Berg, Valentin Erben, qui s'attachait à pousser chaque idée musicale jusqu'à son apogée.

On sent votre quatuor évoluer vers davantage de musiques actuelles...

En fait, nous sommes multidisciplinaires. En fonction des projets, nous nous imprégnons de mondes qui peuvent être très différents, voire même opposés. Nous jouons aussi volontiers *La Jeune fille et la mort* de Schubert que le répertoire contemporain. Ce dernier est très présent avec notre participation au projet européen MusMA (Music Masters on Air), qui soutient la création de musique contemporaine, et auquel participent Les Festivals de Wallonie. Cela dit, nous tentons de combiner classique et contemporain dans un même concert car cette complémentarité de répertoire rafraîchit les oreilles du public.

Vous avez déjà dans le passé réalisé des projets associant le théâtre ou la danse, notamment avec Anne-Teresa De Keersmaeker. Indispensable pour se faire un nom désormais ?

Certains quatuors sont très attachés au grand répertoire. Cela doit persister. Mais nous, nous voulons en effet sortir de ce

cadre. Nous sommes abreuvés de musiques en tous genres, ce qui représente une belle ouverture. Notre répertoire doit d'ailleurs une part au fruit de nos rencontres. Nous interprétons par exemple une pièce du compositeur et trompettiste suédois Martin Q. Larsson. Le courant est bien passé entre lui et nous. Il projette de nous écrire un quatuor à cordes avec trompette.

Autres musiques, autres lieux aussi. On vous a entendu au Rockerill, à Charleroi...

Jouer dans une ancienne usine sidérurgique est aussi subversif que peu évident sur le plan acoustique pour un quatuor à cordes. Mais cela reste pourtant un excellent souvenir et une très belle rencontre avec un nouveau public.

L'avenir du classique passe par des endroits alternatifs ?

En partie sans doute. Jouer dans une vraie salle de concert reste un grand plaisir, mais il faut investir d'autres places. C'est ce que propose Chamber Music for Europe, dont la Fédération Wallonie-Bruxelles est partenaire. Cette association tente d'ancrer la musique classique davantage dans la société, notamment en la proposant là où on ne l'attend pas. Cette démarche nourrit en prime un état d'esprit très créatif. Cela dit, pour un musicien, aller vers les gens est toujours la plus belle des aventures. Quel que soit le lieu !

www.quatuoramon.com

Le Quatuor Amôn est composé d'Aymeric de Villoutreys (premier violon), Eva Pusker (second violon), Nina Poskin (alto) et Anne-Gabrielle Liaragnouet (violoncelle).

TRAJECTOIRE



© C. Doutre

Pierre Bartholomée

80 ANS À L'ÉCART DES CERTITUDES

Fêté tout l'été en Wallonie et à Bruxelles, au cœur d'un prochain colloque à Louvain-la-Neuve, «Bartho» ne cesse de composer. Portrait d'un alerte octogénaire, à qui la musique s'est imposée très jeune. Et qui ne l'a plus jamais quitté, parce que, dit-il, *elle est constitutive de notre humanité.*

STÉPHANE RENARD

L'anecdote ne figure pas dans sa biographie, mais il la valide d'entrée de jeu : oui, gamin, il voulait être directeur de cirque. Mais il sera chef d'orchestre. Ce qui lui arrache un sourire amusé. Il est vrai que mener sa vie à la baguette n'est pas la voie la plus paisible pour un musicien. Et que dire de la vie d'un compositeur... Sinon que la sienne est brillante. Le présent est de rigueur. Ce n'est pas parce qu'il fête ses 80 ans, un chiffre bien rond qu'affectionnent les façonneurs de rétrospectives, que l'on parlera ici de Pierre Bartholomée au passé. D'ailleurs, l'Opéra de Metz attend pour novembre 2018 la création de son troisième opéra.

Figure majeure de la création musicale belge, « Bartho » n'était cependant pas né dans une famille de musiciens. Même si, se souvient-il, tout s'arrêtait quand la 9^e de Beethoven passait à la radio. C'est cependant à sa mère qu'il devra un enseignement musical précoce: *Elle m'a appris à écouter Chostakovitch, Poulenc et Stravinsky alors que je n'étais qu'un gamin. À neuf ans, alors qu'il en fallait dix minimum, il s'inscrit aux Jeunesses Musicales de Bruxelles. Quelle initiation! J'ai gagné tout seul ma place au 2^e balcon du Palais des Beaux-Arts. L'Orchestre national a joué la 94^e symphonie de Haydn et des extraits du « Rossignol » de Stravinsky. Ce jour-là, j'ai vraiment pris conscience de ma proximité avec la musique.*

Entré à 13 ans au Conservatoire de Bruxelles, il se projette volontiers dans une carrière cumulant une activité de pianiste et une autre de compositeur, tels Chopin ou Liszt!, sourit-il. La vie lui offrira une troisième corde en prime, la direction d'orchestre, même si celle-ci est venue un peu par hasard.

Mais pour appréhender tant la musique que la vie, encore faut-il en avoir les clés. André Dumortier les lui offre en ces années 1950. Pianiste lauréat du Concours Ysaÿe (devenu le Reine Élisabeth), merveilleux pédagogue, Dumortier m'a marqué à tout jamais, se souvient l'élève. Il ouvrait d'innombrables horizons. Bartholomé lui doit son premier choc musical, les *Vingt regards sur l'Enfant Jésus*, de Messiaen. Cette musique incroyable me montrait que le champ de l'imaginaire sonore était infini...

LA SAINT-NICOLAS DE POUSSEUR

En 1961, nouvelle rencontre-phare, avec Henri Pousseur cette fois. Compositeur de réputation internationale, le futur directeur du Conservatoire de Liège est au cœur du plus vaste mouvement d'explorations musicales jamais connu en Belgique. C'était une époque florissante, insiste Bartholomé. L'orchestre symphonique de la radio était un haut lieu de la création musicale en Europe. J'ai vu Stravinsky le diriger à Bruxelles...

De ce creuset bouillonnant va naître l'Ensemble Musiques Nouvelles, cofondé presque sans le vouloir par Pousseur et Bartholomé. Nous avons travaillé un an pour monter la très difficile pièce de Pousseur, Répons pour sept musiciens. Nous l'avons présentée le 6 décembre 1962. Quelle St-Nicolas!

Et que d'appétits nouveaux, une fois de plus. Car parmi les sept musiciens de Musiques Nouvelles, se trouvent les quatre baroqueux pionniers d'Alarius, dont Janine Rubinlicht, Robert Kohlen et Wieland Kuijken. Du choc des anciens et des modernes, Bar-

tholomé sort transformé. *J'avais appris à jouer Bach comme on le faisait au début du XX^e siècle. Avec l'interprétation baroque, je plongeais dans un univers de diminutions et de notes inégales. J'avais déjà commencé à composer, mais là, j'entamais une autre vie.*

SIFFLÉ MALGRÉ GIELEN

Voilà donc le jeune compositeur à la tête de « Musiques Nouvelles » - parce qu'il fallait bien que quelqu'un coordonne l'aventure. Une période rocambolesque et excitante: Sans subsides, nous devons tout inventer, emprunter des instruments, répéter dans les studios de Flagey lorsque ceux-ci étaient inoccupés, après 23h, avec la complicité bienveillante de Robert Wangermée.

Ces années 60, exaltantes, s'achèvent sur la commande d'une œuvre pour orchestre, *Harmonique*. Ce sera un scandale. Malgré l'autorité du grand chef autrichien Michaël Gielen, quelques musiciens de l'ONB sabotent le concert. Et le public des Beaux-Arts hue la pièce. De quoi casser un jeune compositeur? Non, répond Bartholomé. Mais j'étais très fâché. La pièce a été très bien enregistrée à Hamburg par Gielen. Cela m'a fortifié dans ma volonté de travailler la composition...

Avec le succès que l'on sait. Et tout en menant en parallèle une longue carrière de chef à la tête de l'Orchestre Philharmonique de Liège, de 1977 à 1999. La fin de son aventure liégeoise lui rend un peu de liberté. Pour composer, encore et toujours...

INSPIRÉ DU RÉEL

Reste la question du concept « contemporain », qui émaille toute son œuvre - plus de 80 opus. Nous avons beaucoup souffert de la distinction que la musique dite contemporaine supposait entre les répertoires. Elle passait pour l'héritière de cette génération de compositeurs qui, dans les années 50, avaient rompu avec le grand public d'une manière perçue comme autoritaire et provocante. Or, les Boulez, Pousseur, Berio et autres Stockhausen avaient vraiment créé quelque chose de neuf. Le problème, c'est qu'ils ont été très vite copiés et caricaturés.

La gratuité du propos, c'est ce que Bartholomé aura en tout cas toujours refusé: J'ai pour principe d'appuyer chaque projet sur quelque chose de réel, ou de particulièrement inspirant. Son oratorio *Ludus Sapientiae* (2007) salue ainsi le 575^e anniversaire de l'UCL, qui l'accueillit en résidence. Son opéra *Cédipe sur la route* (La Monnaie, 2003) traduit le superbe livre d'Henry Bauchau. Son *Requiem* (2008), lui, se nourrit du drame d'une jeune Rwandaise. Parfois aussi, il s'agit simplement pour

Pierre d'offrir à Francette, sa femme harpiste, de bien belles déclarations en musique. La démarche est en tout cas toujours humaniste, même si le mot le fait sourire, lui qui préfère se dire lié à l'humain.

NIVEAU INÉGALÉ

Mais au fond, quel regard porte-il désormais sur la création musicale actuelle? *Elle évolue hélas dans un monde dominé par l'économie de marché. Les grands festivals pop ou rock mobilisent des foules énormes de jeunes, dans de grands rites d'identification. Cela fait circuler beaucoup d'argent. Nombre de ces chanteurs qui dénoncent la société en profitent très largement... D'autre part, des groupes de jeunes musiciens de formation classique ou de jazz, très talentueux, luttent simplement pour exister!*

Le vrai problème serait-il dès lors ailleurs, dans ce monde médiatique qui, plus que jamais, dicte les modes et les goûts? La conclusion de Pierre Bartholomé est sans appel: *Oui, la musique classique est désormais quasiment ignorée dans la presse, écrite ou audiovisuelle. Elle est broyée...*

Pas de quoi se réjouir, si ce n'est que, tempère le musicien, dire que le classique n'intéresse plus les jeunes est réducteur. Ceux qui s'y vouent aujourd'hui atteignent un niveau inégalé. On ne peut d'autre part ignorer les réussites sociales d'expériences telles qu'El Sistema, et ses émules... De quoi garder le moral. Et le cap. Le titre de l'opéra que prépare Bartholomé pour Metz montre la voie sans faille: *Nous sommes éternels.*

FESTIVAL DU HAINAUT

Pierre Bartholomé dirige Musiques Nouvelles, dans huit de ses œuvres. 20 septembre 2017 - 20 h - Arsonic - Mons

NUITS DE SEPTEMBRE

Une création de Pierre Bartholomé en ouverture du concert de l'accordéoniste Philippe Thuriot. 23 septembre - 20 h - Université de Liège

LIÈGE - 200 ANS DE L'ULG

Création par l'OPRL de Cinq Préludes pour orchestre. 25 septembre - 15 h - Salle philharmonique

FESTIVAL DU BRABANT WALLON

Colloque sur la carrière de Pierre Bartholomé, suivi d'un concert du Quatuor Tana et de Julien Bénéteau pour un best of des œuvres du compositeur. 12 octobre - Ferme du Biéreau - Louvain-la-Neuve



© Denis Erreyaux

ZOOM

Le grand réveil de l'orgue de Victor Horta à Bozar

UN CHANTIER ÉPIQUE,
UNE IN-ORG-URATION KALÉIDOSCOPIQUE

Intégré à la salle Henry Le Bœuf deux années après l'inauguration du Palais des Beaux-Arts (1928), l'orgue au buffet dessiné par Victor Horta et à la mécanique conçue par le facteur Stevens a connu bien des avaries – entre rendu sonore jugé décevant à ses débuts, incendie puis dégâts des eaux. L'instrument majestueux, silencieux depuis 1967, s'apprête enfin à jouer les phénix du 15 au 22 septembre 2017. Retour sur une réfection singulière et les perspectives que cette renaissance provoque.

ANNE-LISE REMACLE

C'est l'instrument-phare des églises mais comment lui donner autant de majesté dans une salle d'orchestre à la résonance très différente ? Voilà une question épineuse sur laquelle avait visiblement buté le concepteur Stevens, même si, comme le souligne Bernard Hurvy (facteur d'orgue nantais) : *L'harmonisation choisie ne correspondait sans doute pas au choix esthétique des organistes de l'époque. L'orgue bénéficie selon moi d'une magnifique acoustique ici : elle n'est selon moi en rien en cause. Touché par un début d'incendie en 1967, puis un temps remplacé par un Flentrop bien trop petit pour la salle, l'orgue faisait donc désormais vœu de silence.*

Il faudra attendre la fin des années 80 pour qu'une commission de quatre organistes – au sein de laquelle siège Bernard Focroulle – envisage un futur pérenne pour l'instrument, faisant table rase et se projetant déjà dans un futur aux ramifications contemporaines. Choisi sur concours au début des années 90, le facteur luxembourgeois Georg Westenfelder devra patienter le temps que la réfection de la salle Henry Le Bœuf soit effectuée – afin de se baser sur l'acoustique après rénovation – soit un peu moins d'une dizaine d'années. Hélas, les éléments aussi s'en mêleront, malgré des ajustements successifs pour parer aux sinistres : une descente d'eau fluviale lâchera en 2001, puis en 2011 un orage exceptionnel causera des infiltrations partout dans le Palais des Beaux-Arts.

De façon simultanée à cette reprise des travaux après dégâts, Andreas Westenfelder succède à son père. Didier Verboom (Secrétaire général de Bozar) nous confiera : *Manifestement – et ça n'est pas un reproche – c'était sans doute un trop grand chantier pour lui. Il a avancé jusqu'où il était en mesure d'aller et d'un point de vue général, l'orgue était bien. Nous avons confié les dernières finitions au facteur d'orgues réputé Bernard Hurvy, de Nantes. La salle Henry Le Boeuf est utilisée intensivement : depuis mars 2017, il a donc souvent travaillé la nuit, dormant sur place et profité des vacances d'été où il y a plus de répit.*

Que recèlent désormais les rouages de l'instrument ? L'orgue de Bozar contient des tractions électroniques gérées de façon informatique et est composé d'une soixantaine de jeux, d'environ 4.000 tuyaux et de 4 claviers, dont le dernier permet d'intégrer la lutherie électronique. *C'est cette gestion informatique dont s'occupe Daniel De Bruyner qui permet aux organistes d'utiliser les différents plans sonores avec une très grande modularité, de les mélanger, les varier, etc. On peut passer tous les jeux de pédales en manuel, notamment nous expliquera le facteur nantais. Ulrich Hauschild (Directeur musical de Bozar) ajoutera qu'on peut pratiquement envisager ce nouvel orgue comme trois instruments en un : celui que vous entendriez dans toutes les églises, l'instrument tel qu'il est utilisé dans une salle de concert avec un répertoire symphonique, et le troisième, apporté par la lutherie électronique qui offre des possibilités infinies.* Ces derniers aspects technologiques ont longtemps été observés sur d'autres instruments par la commission d'organistes afin d'opter pour des choix judicieux.

Un chantier long, prenant en compte les dernières avancées et une certaine obsolescence programmée, a forcément un coût, et doit bénéficier de financements solides, comme le précisera Didier Verboom : *On dépasse le million d'euros et le chantier n'est pas terminé. Le financement est essentiellement privé : La Loterie Nationale, Tractebel, Belgacom (à l'époque), UCB et la Banque Nationale. À cela, il faut ajouter la contribution des membres-patrons du Palais des Beaux-Arts grâce à des dîners de levée de fonds et plus récemment, l'intervention bienvenue du Fonds Baillet-Latour pour tout ce qui concerne justement l'électronique. Je ne dis pas que nous allons faire des économies, mais nous avons finalement eu nettement plus de possibilités pour un prix*

qui a diminué par rapport à il y a 20 ans : aujourd'hui tout se miniaturise et se démocratise.

Restait, afin de célébrer le retour de l'instrument prodigue, à marquer sa résurrection sous forme d'une véritable semaine de festival. Selon Ulrich Hauschild, cette In-Org-Uration constituait pour lui un véritable défi : *J'ai conçu le programme deux ans en amont sans savoir du tout quel serait le rendu de l'orgue. C'est une inconnue, mais pas seulement pour moi : ni Bernard Focroulle ni Benoît Mernier qui ont accepté d'écrire pour nous des créations n'ont eu de possibilité de tester l'instrument achevé. Il faut donc envisager de petites marges d'improvisation pour le musicien derrière la console.*

Fidèle à l'interdisciplinarité de Bozar, l'orgue de la salle Henry Le Bœuf s'acoquinera donc aussi bien avec la littérature – lors du *Evidi quattro stelle*, nouvelle composition de Bernard Focroulle inspirée du Purgatoire de Dante – qu'avec le cinéma – pour une soirée autour du *Der Letzte Mann* de Murnau avec une bande-son composée par Karel Boffa. Il s'aventurera en terre klezmer grâce au David Orlowsky Trio et deviendra le meilleur compagnon de route de l'Estonian National Male Choir lors d'une soirée ayant pour point nodal de *De Profundis* d'Arvo Pärt et fera les belles heures de l'Orchestre Philharmonique Royal de Liège ou du Belgian National Orchestra.

Grâce à l'enthousiasme du programmateur musical, il y a fort à parier que les tuyaux somptueux ne sont pas prêts de cesser de rutiler : *Cela va être un plaisir de réfléchir chaque année à de nouvelles pistes. J'ai prévu pour chaque saison un mini-festival : de la trompette, du hip hop, de la danse, etc. Les possibilités sont infinies ! Inaugurer l'orgue dans notre salle de concert, c'est un chapitre historique pour Bozar. L'instrument demande à être réveillé et redécouvert.*

Entre les partenariats envisagés avec les académies – quelle chance d'avoir désormais à disposition un tel instrument avec de pareils moyens ! – et les plausibles initiations pour les écoles, l'aventure de l'orgue ne fait donc que commencer. Pourvu qu'il puisse susciter des vocations et que de nouvelles générations de virtuoses viennent faire vibrer les murs du Palais des Beaux-Arts grâce à leur inventivité, à la manière d'un Olivier Latry (organiste de Notre-Dame de Paris). Désormais sur le devant de la scène et plus dissimulés sous les voûtes, ces instrumentistes 2.0 semblent goûter à ce contact nouveau avec le public. On ne peut que s'en réjouir !

DIALOGUES DE L'ORGUE (17 SEPTEMBRE 2017)

Pour cette soirée où s'alignent également des pièces de Debussy (compositeur de chevet de Mernier), Barber et Poulenc (familiers des créations pour cet instrument), l'organiste et compositeur belge Benoît Mernier a réitéré son travail de collaboration entamé avec la Choraline (chœur de jeunes filles de la Monnaie) en 2007. Après son opéra *Frühlings Erwachen* (*L'Éveil du printemps* – véritable questionnement sur l'adolescence, la mutation des corps et le désir) inspiré de Wedekind, c'est désormais dans les textes d'Emily Dickinson (1830-1886) qu'il puise son inspiration. Très peu entendue de son vivant, la jeune poétesse d'Amherst, secrète mais très prolifique, fait pourtant aujourd'hui partie des auteurs les plus souvent mis en musique, suscitant aussi bien l'inspiration du compositeur américain Aaron Copland que des britanniques Judith Weir ou Simon Holt. Nul doute que dans cette œuvre où se niche la solitude existentielle, les aspirations et l'audace étouffées sous une gangue austère, les jeunes filles du chœur pourront trouver des résonances à sublimer du cristal de leurs voix.



© Bernard Barbette

ZOOM

Le festival électro: une offre en plein essor

Il existe actuellement un certain consensus autour de la musique électronique, au sens large, en Belgique francophone. À savoir, qu'elle se porte fort bien ; que l'on compte en 2017 beaucoup d'artistes et de labels, une véritable scène, une énergie et un public pour apprécier tout cela. Et beaucoup de festivals du genre, alors que cette musique a jusqu'ici toujours été plutôt associée aux clubs et aux soirées itinérantes.

Un switch qui n'est pas que générationnel...

SERGE COOSEMANS

l'idée d'un festival entièrement consacré aux musiques électroniques n'est pas neuve. Ceux qui ont connu les années 90 parlent toujours avec beaucoup d'émotion des premières éditions du Sonar de Barcelone (1994), des « raves » de clôture aux Transmusicales de Rennes (1992) ou même du Boréal de Montpellier (1993), pour ne citer que trois événements du genre, presque pris au hasard d'une offre alors déjà conséquente. Y compris au niveau belge, avec plus tard des Fuse on The Beach, I Love Techno ou même les jeudis de Dour, un moment presque entièrement consacré aux musiques électroniques. Même si remarquées, régulières et fort fréquentées, ces propositions restaient toutefois des exceptions; ce type de musique ayant longtemps et presque uniquement été associé au clubbing et à la culture noctambule. Ce qui a drastiquement changé il y a quelques années. Aujourd'hui, à échelle presque mondiale, les clubs ronronnent ou ferment et les festivals de musiques électroniques, au sens large, prolifèrent. En Belgique francophone, trois facteurs principaux expliqueraient ce phénomène.

GÉNÉRATION Y

Commençons par la tarte à la crème. Les Millenials, cette génération Y née entre 1980 et 2000, n'auraient tout simplement pas le même sens de la fête que leurs aînés. Sortir en boîte pour y voir preser un ou deux DJ's après avoir bu des coups dans un bar est out. Ce qui est in, ce serait d'aller en festival, dans une ambiance de vacances, de permissivité et de s'y voir choyer et proposer un choix pléthorique d'artistes, « à la Spotify », le tout dans un décor très Instagram-friendly, « à la Burning Man ». Dans de nombreuses interviews récentes, Peter Decuyper, ex-Fuse, ex-I Love Techno, aujourd'hui dans le consulting, insiste beaucoup sur cette notion de « storytelling », de « dramaturgie », de nécessité pour les organisateurs de proposer « une expérience totale ». Co-programmateur de Dour, un festival dont la communication a toujours insisté sur le côté « camp de vacances », Mathieu Fonsny ne disait pas autre chose récemment dans le magazine gratuit The Word : *Les habitudes et les attentes en termes de loisir ont drastiquement changé au fil des ans. Les gens ne se contentent plus d'un contenu, il leur faut une forme. On ne peut plus se contenter de faire passer un groupe après l'autre sur scène.*

C'est une vision dont on entend beaucoup parler mais est-elle réellement sociologiquement fondée ? Ou alors, tient-elle plus simplement du marketing ? *Le storytelling est la base de tout plan de communication digitale*, commente le dj-producteur DC Salas, dont communiquer sur les réseaux est en journée le gagne-pain. De là à en tirer des généralités... *Je pense que Tomorrowland ne s'apparente plus à un festival mais à une attraction où les gens viennent effectivement pour l'histoire et l'expérience, sans forcément en avoir à faire de la programmation. C'est un cas à part et ce n'est pas forcément grave, vu que ce genre d'organisation ne se positionne justement pas comme un festival axé sur la musique. Sinon, il reste tout de même beaucoup de festivals de musiques électroniques où l'on va surtout pour les artistes. Je pense notamment à Wecandance et Paradise...* Des offres flamandes donc mais Bruxelles et la Wallonie ne sont pas pour autant en reste avec (entre autres) les Bozar Electronic, Meakusma, No Name ou le Brussels Electronic Marathon.

Pour Brice Deloose, justement initiateur du Brussels Electronic Marathon, l'explication générationnelle ne tient d'ailleurs tout simplement pas la route : *Il y a surtout un contexte et celui de Bruxelles,*

c'est une ville où à part le Fuse et peut-être à nouveau le K-Nal si sa réouverture tient le coup, il n'y a tout simplement plus de club où écouter de la musique électronique. Il y a des bars, il y a des soirées, mais c'est souvent difficile d'obtenir les autorisations nécessaires, de faire bouger les gens, de se démarquer de la concurrence, de se faire entendre. Il est donc assez normal pour cette musique et ce public de se retrancher sur les festivals. Y compris en Wallonie, pas vraiment mieux fournie que la capitale en clubs techno, house ou drum & bass.

IT'S THE ECONOMY, STUPID

Tenir un club, faire fonctionner un concept de soirée n'est pas simple. Déjà, ce n'est généralement pas une activité vraiment encouragée par les autorités, qui y verront toujours une source possible de nuisances. Faire « rouler » un club coûte sinon très cher, d'autant que sur une année d'ouverture, un club ne peut en réalité tenter d'être plus ou moins rentable que les 6 ou 7 mois où son principal cœur de cible, jeune et étudiant, est disponible.

Cela, sans compter la concurrence. Bref, c'est une activité aussi risquée qu'énergivore. Alors qu'un festival, ce n'est pas forcément plus facile, pas forcément moins risqué mais au moins, le festival est-il souvent soutenu et encouragé. Par les autorités mais aussi par le business.

Pour Jonathan Giacomelli, organisateur des soirées Bulex à Bruxelles, si on voit en ce moment apparaître et se développer autant de festivals, c'est d'ailleurs surtout parce que les acteurs économiques du secteur sont tous en train de se repositionner : *Le festival est un marché de niche très en vogue. Ce n'est pas seulement une mode ou quelque chose de générationnel. C'est plus un repositionnement commercial des boîtes de production, des bookeurs et de tous les autres acteurs du secteur. Jusqu'ici, le marché était surtout concentré entre la mi-mai et la mi-septembre. Là, on voit les Transardentes débarquer en janvier, le Brussels Electronic Marathon en octobre, les Nuits Sonores en septembre... C'est une véritable course à l'armement. Plus d'artistes, de plus gros cachets et l'obligation de se choisir un positionnement : gros ou petit. La classe moyenne des soirées et des festivals est morte. À Bruxelles, les organisateurs ont longtemps vécu du bricolage et là, on voit débarquer de vrais poids lourds économiques, qui ont une réelle expertise dans leurs domaines. Il n'y a pas d'organisation bruxelloise capable de rivaliser avec quelque chose comme les Nuits Sonores, par exemple. Tout le monde se tire toujours un peu dans les pattes, on se voit toujours comme concurrents alors qu'on est juste en train de se faire phagocytter toute possibilité de monter des events avec des artistes connus et donc potentiellement rentables par des organisations wallonnes, flamandes et françaises.*



© Eric Kohli

L'APRÈS 22 MARS 2016

Sans vouloir entrer dans la vieille guéguerre de piétonnier bruxellois, il est indéniable que la sinistrose qui plane depuis deux ans sur la capitale a également un rôle à jouer dans la prolifération des festivals. Projets urbanistiques décriés, lockdown, attentats, Molenbeek-bashing, faillites et fermetures de lieux emblématiques... Bruxelles a vu son image, y compris internationale, se détériorer à une vitesse assez hallucinante. D'autant plus que l'offre culturelle la plus ouvertement soutenue par le monde politique a pu paraître très discutable. On se souvient par exemple d'un podium électronique à la Fête de l'Iris où prestèrent des Suisses, des Français et un Hollandais mais aucun artiste local. Pour Brice Deloese, c'est peut-être en train de changer. *Je pense que le politique a enfin compris que les organisateurs événementiels n'étaient pas juste des vendeurs de bière et qu'une offre culturelle crée de l'emploi, remplit les restos et les hôtels et peut faire vivre des artistes locaux. On a lancé le Brussels Electronic Marathon surtout parce qu'on en avait marre d'entendre que l'herbe était plus verte ailleurs, à Berlin, à Paris ou à Amsterdam. C'est une réponse à un appel d'offres de Make Brussels, qui cherchait effectivement à redorer l'image de la ville après le lockdown et les attentats mais je ne pense pas que la volonté politique se limite encore à une vision à aussi court terme.*

Philippe Close, le nouveau bourgmestre de Bruxelles-Ville, n'a en effet jamais caché vouloir faire de la capitale un endroit où il se passe tous les jours « quelque chose ». Ce qui n'a pas forcément été le cas de certains de ses prédécesseurs, plus enthousiastes à l'idée d'une ville-musée ou même d'une ville-dortoir. Aujourd'hui, l'animation urbaine et le branding territorial sont forts à la mode et s'incarnent souvent en festivals, pas que musicaux et encore moins électroniques. Bruxelles ne sera probablement jamais un Berlin de l'Ouest ou une Barcelone du Nord, autrement dit « une capitale de l'électro », mais il semble toutefois assez probable qu'elle suive l'exemple de Montréal, une ville où il se passe effectivement assez souvent des choses. Dont des festivals de musique toute l'année. Plus ou moins subsidiés et parfois même organisés par des structures satellites du pouvoir en place. C'est bon pour l'image. Et, une fois de plus, pour l'économie locale. Bref, du win-win.

L'ENVERS DU DÉCOR

Si dans le secteur et sur la scène électronique, tout le monde ou presque semble s'en réjouir, on entend toutefois déjà poindre quelques critiques et quelques craintes. Des artistes que l'on aurait programmés pour une somme à 3 ou 4 chiffres en club ou en soirée il y a encore quelques mois sont désormais sous contrat d'exclusivité avec des festivals et leurs bookeurs exigent des cachets impossibles à déboursier pour une discothèque ou une organisation de soirées itinérantes. À terme, cela peut mettre la nightlife à mal. Jouer en festival implique aussi que des artistes jusqu'ici habitués à presster dans des petites salles doivent éventuellement recalibrer leur répertoire pour une audience de milliers de personnes. Autrement dit, y perdre en subtilité. Des collectifs locaux seraient sinon pour leur part encore un peu trop souvent perçus comme de simples faire-valoirs, des kékés que l'on rétribue seulement en tickets boissons et en quarts de pizzas. En fait, il semble tout simplement que l'on va droit vers une bulle comparable à la situation de la deuxième moitié des années 90, quand flambèrent dans la house et la techno les cachets aussi mirobolants qu'injustifiés et les exigences complètement fantasques. Bref, si la pléthore des festivals semble de prime abord bénéfique, il ne faudrait surtout pas oublier que c'est souvent dans ce genre de bulle folle où nagent les vieux requins que se noient les égos, l'éthique et même la qualité musicale. En attendant cette « mauvaise descente », on peut toujours espérer quelques belles choses et quelques bons moments.

L'OFFRE DE LA RENTRÉE

Du 14 au 17 septembre, se déroulera la première édition des Nuits sonores et European Lab Bruxelles. Petit frère du festival lyonnais du même nom, qui se présente comme *un panorama des cultures indépendantes et des réflexions européennes*, vous aurez l'occasion d'y retrouver : Laurent Garnier, Modeselektor, Rone et les belges Haring, DC Salas (à découvrir en page 18), L'Or du Commun, etc. Une aventure collective et participative associant de nombreux acteurs culturels, des lieux & des médias bruxellois.

www.nuits-sonores.be

Le BOZAR Electronic Arts Festival (BEAF) investit le Palais des Beaux-Arts (BOZAR) pour la sixième fois et ce, du 14 au 30 septembre. Pendant deux semaines, ce festival qui se veut pluridisciplinaire, offrira un large aperçu des arts électroniques, à la croisée des chemins entre art et technologie. Côté musique, pointons notamment Pantha du Prince ou Phew.

www.bozar.be

Du 13 au 15 octobre, c'est le B.E.M. qui s'installe dans de nombreux lieux culturels de la capitale. 3 jours de musique électronique issue de la scène locale. Une initiative de FTRSND (Future Sound).

www.bem.brussels

En vrac, à venir courant de la saison culturelle 2017-2018, on citera encore Les Transardentes qui renaissent de leurs cendres et qui prendront leurs quartiers au Palais 12 (Bruxelles) avec e.a. Vitalic, Mr. Oizo, Fakear ou encore le NoName festival (Ovifat) en juillet 2018.



© Bernard Babbette



DIR

APERÇUS

House party

Apparue au milieu des années 1990 avec l'envie d'explorer d'autres façons de danser, la compilation *Moving House* connaît aujourd'hui une seconde vie. De quoi réveiller le dancefloor. Encore et encore.

NICOLAS ALSTEEN

Parfois, les planètes s'alignent. Alors qu'il vient d'acquérir une nouvelle maison, Geoffroy Dewandeler ressuscite la compilation *Moving House*. Entre les caisses de disques et celles de son déménagement, le propriétaire du label *Subfield* déplace des poids lourds et fait bou-

ger les choses. DJ et producteur au nez fin, le garçon cultive une passion débordante pour les matières électroniques. Dès qu'un beat atypique tape à l'orée du bois, il est là. Toujours prêt à bondir pour capter l'onde de choc, l'homme qui se cache derrière la musique de Mugwump s'est illustré au milieu des années 1990. À l'époque, quelques DJ's anglais refont le portait de la house américaine. Intrigué, Geoffroy Dewandeler s'en va trouver l'écurie *Crammed Discs* avec une proposition : défricher les contours de cette scène émergente. Séduit par l'idée, le label bruxellois lui donne les clés de la compile *Moving House*. Publié en 1996, le premier volet met à l'honneur découvertes (Jordan Fields, Johnny Fiasco) et trouvailles appelées à briller en radio (*Basement Jaxx*). En 2002, après quatre livraisons, la compilation baisse pavillon. *Nous avions fait le tour de la question, raconte le DJ. À l'époque, les forces-vives de la house s'épuisaient, supplantées par l'émergence de l'electroclash...* Quinze ans plus tard, Geoffroy Dewandeler relance la machine. *Avant, Moving House reposait sur l'envie de présenter un style. Aujourd'hui, c'est différent. La house est devenue un courant majeur. Au regard de cette évolution, la compile se focalise désormais sur les vagues alternatives du mou-*

*vement. Honnêtement, je ne vois pas l'intérêt de resservir des formules génériques de Kerri Chandler... Ici, l'idée est plutôt de montrer comment la house se transforme au contact d'autres styles musicaux. L'ingestion du disco et des matières psychédélics donnent ainsi l'occasion de découvrir un rapport renouvelé au dancefloor. Entre trip cosmique et transe tellurique, les artistes présents au rapport se montrent à l'aise sur toutes les surfaces synthétiques. Au rang des incontournables, l'objet enferme des titres signés Max Pask (*Apophenia*) et Second Language (*Nothing So Far*). Ailleurs, la compilation établit des connexions avec la scène belge. À côté de Mugwump ou Front De Cadeaux, DC Salas revisite *De Man Die Alles Noteert*, tube prescrit en 1983 par le groupe Arbeid Adelt! Sous la pochette de *Moving House*, on croise aussi quelques pointures internationales, des locomotives comme Roman Flügel ou Andrew Weatherall. Providentielle, la compilation *Moving House* vient marquer une respiration dans les activités du label *Subfield* et le calendrier surchargé de son patron. Entre les nouvelles signatures et l'arrivée pressentie d'un album de Mugwump, Geoffroy Dewandeler calme le jeu en distribuant du bon son. Que demander de plus ?*

Puggy fait son cinéma

En pleine tournée, les musiciens de Puggy n'ont rien trouvé de mieux à faire que d'enregistrer la bande-son du film d'animation *Bigfoot Junior*. Au clap final, c'est une incontestable réussite. Coup de projecteur sur cette aventure en 3D.

NICOLAS ALSTEEN

C'est l'histoire d'un adolescent doté de pouvoirs extraordinaires. Il s'appelle Adam et cherche absolument à retrouver son père, le légendaire Bigfoot. Sur son chemin, le garçon croise des animaux rigolos et une musique

stylée, signée Puggy. Pour le groupe bruxellois, cette aventure au cinéma n'est pas une première. Par le passé, les musiciens ont déjà composé quelques instrumentaux pour *Un jour mon père viendra*, comédie française avec Gérard Jugnot et François Berléand. Leur reprise de Cat Stevens (*Father and Son*) figure, par ailleurs, au casting de l'adaptation cinématographique de la BD Largo Winch. *Mais c'est la première fois que nous concevons la musique d'un film de A à Z*, indique le bassiste Romain Descampe. Venue des studios d'animation nWave (*Le Voyage Extraordinaire de Samy, Robinson Crusoe*), la proposition arrive au moment où la formation entame sa nouvelle tournée. Parti défendre son dernier album (*Colours*) sur les routes européennes, Puggy relève le défi. *Toute la difficulté était de concilier concerts et sessions d'enregistrement pour la B.O...* Pendant six mois, Puggy met ainsi ses idées au service de l'image. *Les chansons composées pour Bigfoot Junior s'ajustent à l'intrigue, au caractère propre à chacun des personnages*, souligne Romain Descampe. *Au point de départ, notre musique reposait sur quelques dessins gribouillés sur du papier. Ces ébauches étaient accompagnées d'un synopsis ultra basique. Notre travail de composition a évolué en même temps que le film. Mais le processus créatif n'était vraiment pas évident... Car, dans le*

domaine de l'animation, les détails apparaissent au compte-gouttes. Deux semaines avant la sortie en salle, certains personnages n'avaient pas encore leurs yeux, par exemple. Et, sans le regard, c'est compliqué d'associer des émotions. Jusqu'à la dernière minute, nous avons dû changer des trucs. On ne s'attendait pas à vivre un tel rush dans le final. À l'arrivée, les mélodies qui accompagnent le scénario collent parfaitement à la trame narrative de Bigfoot Junior. Nous avons composé l'intégralité de la B.O. Mais il ne s'agit pas pour autant d'un album de Puggy, précise encore le bassiste. La musique appartient au film. À voir au cinéma. Sans hésiter.



LE • COM



Hip hop et médias: c'est compliqué

Mais comment faisaient-ils, avant ? Pour se tenir au courant des sorties de disques ?

Lire des interviews, consulter un agenda des concerts ou des soirées ?

Les relations entre médias « classiques » et culture hip hop n'ont pas souvent été simples. Et chez nous, les médias dédiés... rarissimes.

DIDIER STIERS

Comment ils faisaient ? Eh bien... ils se débrouillaient ! Ça fait plus de 25 ans que j'achète The Source, raconte Sonar. *Le magazine hip hop numéro un, le premier magazine hip hop jamais sorti ! Et le dj de se désoler : Je viens de découvrir que là où j'avais l'habitude de lâcher, ils arrêtent de le prendre !* The Source ? Lancée en 1988, cette « bible » n'était à l'origine qu'une newsletter de concerts. Avec les années, le magazine est devenu un bimestriel traitant non seulement de musique mais aussi de culture et de politique. Il est aujourd'hui, cela va sans dire, présent sur le Net (www.thesource.com) et dispose de sa page Facebook. Un commentaire sur les élucubrations de Donald Trump ? C'est dedans ! Sur l'actu de la NBA ? C'est dedans aussi ! Une cover avec Obama ? Ben oui !

Pour les disques, reprend Sonar, quand on avait un vinyle en main, acheté ou venant de la Médiathèque, on savait lire les dédicaces et celles-ci nous montraient d'autres disques à acheter. Et pour les soirées, les concerts, c'était les flyers ramassés chez Caroline ou chez Music Mania. Le bon vieux bouche-à-oreille aussi. Dès qu'on a été dans le circuit – je suis là depuis 89 – c'est devenu beaucoup plus facile vu qu'on se connaissait tous. Aller à un événement en amenait d'autres. J'allais aussi déposer des flyers dans les rayons hip hop à la Fnac, à la Médiathèque, chez les disquaires... En rangeant mes archives, je viens de retrouver un procès-verbal pour avoir collé une affiche sans timbre. C'était deux francs belges à l'époque, tu imagines ?

UN JOUR... LA TOILE

Avec l'avènement d'Internet, l'info se met à circuler plus largement, plus vite, plus facilement. Au début, c'était plutôt la Zulu Nation qui envoyait des mailing lists. Depuis le Net, ça a été beaucoup mieux. Mais aujourd'hui, il y a tellement d'événements à côté des gros incontournables que c'est un peu pareil qu'auparavant !

La débrouille : Akro, l'une des voix de Starflam, ne parle pas d'autre chose. Biberonné dès 88 à Yo! MTV Raps, le Bruxellois n'a pas encore grand-chose à se mettre sous la dent en matière de « médias hip hop ». Des fanzines, des magazines spécialisés. Plutôt ça que des grands médias radio. On ne s'est jamais retrouvés dans ces radios puisqu'elles ne jouaient pas de rap. Dès qu'il y a eu le Net, on allait écouter des radios américaines, des podcasts, ce genre de choses... C'est un peu dans une culture radio alternative qu'on s'est retrouvés. Bon, certaines radios passent parfois des singles qui nous touchent aussi, je ne veux pas diaboliser toutes les playlists des radios. Mais en gros, je ne me suis jamais retrouvé dans celles de Contact ou des grosses radios traditionnelles. NRJ joue une carte jeune mais en playlist, ce n'est que du hit, il n'y a aucune prise de risques. Et les radios qui ne prennent pas de risques artistiquement, ça ne m'intéresse pas.

Tout ça, c'était avant. Aujourd'hui, le hip hop est « enfin » entré dans le business belge, comme dit Sonar. Qui espère du coup voir disparaître ce qu'il appelle « les contrats merguez ». Le rap s'écoute partout, sa déclinaison belge est à la mode. L'effet dans les médias est maintenant clairement perceptible : tout le monde (va) en parle(r), peu importe que la plume ou la voix soit ou non spécialisée.

Le DJ collabore aujourd'hui au média dont le MC tient les rênes. Après de longs mois de gestation, Tarmac a été accouché par la RTBF. Tout un média hip hop dans la programmation du service public ! Qui dans l'esprit rappelle un peu le tâtonnement des radios libres des débuts. Et qui, en ce 28 juillet, en affiche déjà un, de mois, un mois de vie sur les ondes. Enfin, « sur les ondes » : on n'est plus à la préhistoire ! Tarmac n'existe pas sur la bande FM et se consomme en laptop, smartphone et autre support numérique par le biais du web ou d'une appli dédiée.

TARMAC, UN ÉTAT D'ESPRIT

Le fait que pendant des années, la culture hip hop n'ait pas eu de place dans les grands médias traditionnels ne l'a pas forcément desservi. Akro acquiesce : *Avoir été, comme certains le disent, une contre-culture ou une sous-culture, fait qu'on était une culture, déjà. Aujourd'hui, le hip hop est mis à toutes les sauces. Et je trouve donc aussi légitime pour un service public d'enfin ouvrir sa porte. Peut-être trop tard... mais d'ouvrir sa porte quand même, à ce courant qui marche tout seul.* Entre les puristes et l'hyper mainstream, comment y retrouver ses petits ? Pour ceux qui se revendiquent « culture », ça a gardé un côté authentique, un côté « on est crédibles ». C'est important. Dans le hip hop aujourd'hui, il n'y a plus de sacro-saint, pas de graal. À ceux qui l'aiment d'aller chercher les ingrédients qui leur parlent le plus !

L'offre de Tarmac, à destination des 15-25 ans ? Proposée depuis un wagon de métro reconstitué au cœur de Reyers ? Des mixtapes, du gaming, des interviews, un magazine en direct, une capsule matinale, notamment. *Je pense que l'offre est non seulement déjà unique en Belgique mais elle est unique en Europe. J'ai été à la BBC, à Paris, en Suisse, j'ai vu les autres médias, des gens hyper performants en post prod, mais ici, il y a une âme. Un cachet typiquement belge. À partir de septembre, on aura un véhicule pour les duplex, et on sillonnera le pays. C'est le but de cette émission : on va découvrir des talents dans leur quartier. Montrer des talents en devenir, c'est un super rôle de service public à jouer. Là, je suis hip hop, je suis crédible. Je rends service !* En d'autres termes : Tarmac, ce sont des gens hip hop qui parlent hip hop, pas des chroniqueurs ou des animateurs qui « jouent » avant de passer à autre chose.

Un mois plus tard... Tarmac, ce « laboratoire », doit encore améliorer son développement sur les réseaux sociaux. C'est sa seule carte de diffusion. *Le pari est énorme, reconnaît Akro. À ce niveau-là, il y a beaucoup de concurrence française, belge... Les jeunes consomment beaucoup de vidéo à la demande et ils sont bombardés tous les jours de contenu. À Tarmac donc de (continuer à) se singulariser. On doit faire gonfler des pages et des contenus interactifs. Là, on a ouvert le robinet des Facebook live il y a une semaine seulement... On nous promet du live, du stand-up, du contenu proposé par des jeunes pas maladroits avec la vidéo et la prise de son, des collaborations – qui sait – avec des festivals... Heureusement, la grille est flexible : Quand une recette ne fonctionne pas, on peut la jeter. Et on ne va pas tout le temps garder les mêmes. Je pense qu'on aura, en tout cas pour nos rendez-vous du matin et du soir, une offre qui sera plus mature vers le mois de septembre. En décembre ou janvier, je pense qu'on aura des chiffres qui nous permettront de nous positionner, de voir le parcours déjà réalisé. Comme on dit dans les médias mainstream : à suivre.*

AILLEURS EN BELGIQUE FRANCOPHONE

Tarmac fonctionne dans un paysage éclaté, à une époque où les artistes peuvent tacler les médias frileux sur les réseaux sociaux. De la RTBF qui s'est déjà essayée au hip hop avec Sonar et The New Planet, ou plus récemment avec Pur Jus et Flo de La Smala, aux chroniques d'un blog comme Goûte Mes Disques : les entreprises singulières et les émissions foisonnent. Comme le *Bumrush show* sur Bruzz (anciennement FM Brussel, 98.8FM, le jeudi à 23h), piloté par Rival et Ramone de CNN. Les chroniques urbaines de Pavé sur Radio Rectangle (HH iz dead - www.radiorectangle.be). Ou le projet Escalators de... Sonar (www.escalators.be).

Sur le 97.8, Radio Kif se présente comme « une station de radio belge diffusant localement sur Bruxelles, principalement le format musical hip hop et r'n'b. » Concurrence, pour Tarmac ? Akro (dans La Libre Belgique en 2016) : *Ils ont fait un très beau travail de développement par rapport au hip hop à Bruxelles. Ils jouent des choses que peu de gens connaissent mais ils ont un pouvoir de diffusion quand même moins important que celui de la RTBF.*

www.tarmac.be

DÉCRYPTAGE



De quoi le sponsoring est-il le nom?

À une époque où le financement de la culture s'est transformé en casse-tête chinois, le bouclage des budgets avec l'aide du privé penche-il du côté des liaisons dangereuses ou d'une stratégie d'avenir? Le privé est-il appelé à prendre plus de part, -et pas de marché-, ou est-ce au politique de réinvestir le champ culturel? Une chose est sûre, et particulièrement en ce qui concerne les festivals, chacun cherche son sponsor.

VÉRONIQUE LAURENT

Le mot sponsoring traîne encore une réputation pas nette. S'il n'est plus considéré comme le gros mot qui cache une perte d'indépendance, une certaine méfiance persiste. Et

ce n'est pas le bourgeonnement anarchique des visuels de toutes marques pendant un événement, ou la dénomination «privatisée» de certains événements qui aident à restaurer sa réputation. À moins que la place de plus en plus importante prise par les marques n'interpelle plus personne? Salle Lotto Arena, Mithra Jazz Festival, scène MediaMarkt: le marketing a-t-il (trop) envahi le terrain culturel?

Pour le Brussels Summer Festival, les sponsors signent pour deux ou trois ans, déclare son directeur Denis Gérardy. Avec les autres, les middle-sponsors, les contrats se renouvellement d'année en année, et on en perd très peu. Le BSF en chiffres? Sur un budget total de 2.600.000 euros, 19% sont financés par le privé, un pourcentage légèrement plus élevé que l'apport public, de 17,8%. Le reste provenant des recettes des bars, des concessions et de la billetterie. Pour quelle contrepartie? Pas question que le BSF se transforme en caravane du Tour. Avec les sponsors, il faut faire preuve de pédagogie. Ils ont adhéré à l'harmonisation de la communication que nous avons mise en place. Le festival imprime désormais des bannières à ses couleurs et reprenant les sponsors, pour créer quand même une unité visuelle. C'est d'ailleurs un investissement qui justifie des contrats de sponsoring courant sur un terme plus long.

SE FAIRE RE-MARQUER

Cela dit, les attentes des sponsors ont évolué, constate le boss du BSF. Le concept qui focalise: «faire l'expérience de marque». Ce qui intéresse désormais les entreprises, c'est l'interaction avec le public. Ethias distribue par exemple des bouchons d'oreille ou des casques pour enfants, polissant son image de partenaire attentif au bien-être. Ces initiatives se font toujours en concertation, insiste Denis Gérardy. Comment intégrer MediaMarkt à l'équation festival? Le spécialiste de l'électronique et de l'électro-ménager a ainsi obtenu sa scène labellisée jeunes talents, mais la sélection a été encadrée par la direction du festival. MediaMarkt gagne au passage ses galons de Pygmalion, se fabriquant une image de précurseur, de vitrine pour jeunes artistes, un branding cool capitalisant sur la sympathie d'un public - remis à sa place de consommateur. Les marques se voulant désormais actrices des festivals, la démarche du naming (donner son nom à une scène, une salle, voire un événement) se banalise peu à peu; Lotto Arena à Anvers, une des plus grosses salles du pays, met en

évidence la Loterie Nationale, le Mithra Jazz à Liège tient son nom du fleuron pharmaceutique liégeois, une entreprise qui a fait parler d'elle ces derniers temps.

Peut-on dire que le privé avance ses pions parce que les aides publiques se débinent? Plutôt que d'une baisse de l'implication des pouvoirs publics, Benoît Provost qui dirige une structure spécialisée dans la recherche de mécènes, parle d'un (trop?) important bouillonnement culturel. Les budgets publics sont sous pression, alors que les subventions restent un socle nécessaire à la bonne santé et la pérennisation des événements. Jean-Yves Laffineur, l'homme derrière Esperanzah! envisage ainsi le financement des festivals: *Un festival est «équilibré» lorsque son budget se répartit en trois tiers plus ou moins équivalents, billetterie, financements publics et partenariats privés.* Ce qui le met, relativement, à l'abri si l'un des trois acteurs venait à faire défaut. Si la tentation pour s'en sortir est de grandir et d'augmenter les recettes de billetterie, c'est sans compter une augmentation proportionnelle des frais et une moindre accessibilité en raison de l'augmentation du prix du sésame d'entrée. L'organisateur des Francos lançait dernièrement un pavé dans la marre à propos de la rémunération toujours en hausse des cachets des artistes et des surcoûts liés à la sécurisation des lieux événementiels dans le contexte actuel. Et à ce rythme, quid des petits festivals?

SPONSORING ÉTHIQUE, PEAU DE CHAGRIN

Il faut se battre plus qu'avant, reconnaît Florence Higuët qui gère les partenariats pour Esperanzah!. Le nombre de partenaires s'est multiplié parce que les sommes récoltées diminuent. Le montage financier se révèle d'autant plus compliqué que l'événement se revendique éthique. Le sponsoring doit y coller. Un vrai choix politique pas toujours facile à assumer pour Esperanzah!, tant les entreprises croisent aujourd'hui des facteurs paradoxaux. Exemple de critères de sélection? Patte blanche quant à la politique du fonctionnement de l'entreprise, son impact environnemental, ses conditions de travail, la transparence financière... Reste-il encore des candidats potentiels? 9% de financement privé pour le festival de Floreffe. Sponsoring éthique = peau de chagrin; l'économie éthique n'existe pas encore vraiment.

Promouvoir différentes formes artistiques et organiser des activités de sensibilisation, tout en se pliant à des valeurs éthiques et environnementales strictes, a un coût énorme... que beaucoup de gens ignorent, précise encore Florence Higuët. La part subsidiée d'Esperanzah! ne représente pourtant que 16%,

une part stable en apparence, mais qui demande beaucoup plus de travail de dossiers qu'auparavant. Ce que pourraient faire les pouvoirs publics? Jean-Yves Laffineur a son idée: Des festivals comme Esperanzah!, vu l'augmentation des coûts, sont presque obligés de faire un sold-out pour pouvoir équilibrer leur budget, -entre recettes propres et prix raisonnables, attractivité de la programmation pour le public, et (in)dépendance des subsides et du sponsoring. Dans ce cadre, suggère le directeur, la part non commerciale d'un festival (engagement et animations citoyennes, projets hors festival, actions d'éducation et de sensibilisation, etc.) et des critères de durabilité (développement de l'économie locale, préservation de l'environnement, création d'emplois, mesures sociales, partenaires financiers, etc.) devrait être sérieusement prise en compte lors de l'attribution des subsides publics.

CLUBS D'ENTREPRISES

Denis Gérardy pencherait plutôt pour une diminution de l'intervention publique. *Il faut alors pouvoir dire non aux sponsors, et ne jamais sacrifier la ligne artistique.* Parce que le premier facteur de fréquentation s'aligne sur un projet fort. Trop de dépendance risque de faire subir à la programmation un lissage mainstream. L'idée qui monte de toute part? Renforcer le mécénat privé dit de proximité, comme cela se fait déjà en France, par le biais de clubs d'entreprises, permettant à chaque donateur une mise financière plus légère. Objectifs: développement du territoire, promotion d'artistes locaux... En échange? *De l'expérience extra-ordinaire; visite des coulisses, place VIP, etc.*

Construire une communauté d'intérêts, une vision à plus long terme, fidéliser et pérenniser le partenariat demande un travail en profondeur en amont de la part du porteur de projet, afin que le partenaire et les organisateurs soient en accord sur la philosophie de l'événement, et avec son public. Dans cette optique, l'agence de mécénat Promethea, interface favorisant les contacts entre acteurs culturels et entreprises privées et pouvoirs publics, devrait trouver sa place. Elle œuvre à rapprocher deux mondes dont les buts peuvent ne pas être si éloignés, défend Benoît Provost son directeur général. *Quand on voit tous les mécanismes de générosité à l'œuvre dans la société, dans des actions culturelles et sociales, le mécénat serait même plutôt tendance! Qui n'a pas vocation à remplacer le financement public mais à le compléter, rassure le directeur, nous ne sommes pas dans le monde anglo-saxon.* Reste le volet fiscal, où le politique devrait là aussi pouvoir jouer son rôle, avec la mise en place d'incitations allant dans le bon sens.

IN SITU...



Le Théâtre de La Louvière

SPECTACLES EN TERRE DU MILIEU

Huit ans après sa fermeture, le Théâtre de La Louvière rouvre enfin. Ou plutôt: rouvra, le 15 novembre prochain, après des travaux qui auront duré plus longtemps que prévu.

Petit tour des lieux, avec Vincent Thirion, le directeur de ce qui s'appelle encore le Centre culturel régional du Centre...

DIDIER STIERS

C'est peu de dire que l'outil était attendu! À la fin des années 2000, après 50 ans de bons et loyaux services, le Théâtre de La Louvière, «vaisseau-amiral des lieux culturels de la Région du Centre», commençait à montrer des signes de faiblesse: sa cage de scène se fissurait, ses installations et son isolation n'étaient plus aux normes... Les travaux envisagés doivent durer deux ans. Ils s'achèvent huit ans plus tard! C'est qu'il aura notamment fallu relancer un nouveau marché public pour une partie du chantier, remettre le permis d'urbanisme à jour, exproprier un voisin, et trouver un budget supplémentaire puisque des 6 millions d'euros initialement prévus, on est passé à près de 13...

Pour l'heure (nous sommes fin juin), il reste encore de la décoration à terminer. *Le Théâtre a été inauguré en 1958*, explique dans l'entrée Vincent Thirion. Après 10 ans passés à Charleroi-Danse, il est entré en fonction à La Louvière le 1^{er} février de cette année. Entre deux réunions, il nous sert obligeamment de guide. *Ils ont voulu garder un peu cet aspect Spirou*, poursuit-il à propos du hall. À Bruxelles, on dirait «Expo»! *Oui, internationale, aussi! Ici, le sol est vraiment d'origine, il a été poncé, nettoyé... Les desks là-bas, qui sont ceux des vestiaires, ont été refaits à l'identique.*

GRAND PLATEAU

Dans les coulisses, notamment le couloir qui donne accès aux bureaux, aux loges et à une petite salle de répétition, le contraste est assez saisissant. Des teintes flashent! De l'orange pour la partie administrative et du bleu pour celle réservée aux artistes. Effet garanti! *C'est dingue, non? C'est un plasticien, Michel Moffarts qui a réalisé la une intervention artistique.* À 64 ans, ce Liégeois installé à Bruxelles travaille beaucoup sur la couleur, le volume et leur mise en espace. Grâce à son intervention, qui fait véritablement vibrer l'air ambiant – vous avez dit «surnaturel»? –, les lieux sont désormais en conformité avec ce décret de la Fédération Wallonie-Bruxelles sur l'intégration d'œuvres d'art dans la rénovation et la construction de bâtiments. *Il a choisi l'orange et le bleu, et c'est plutôt impressionnant*, poursuit Vincent Thirion. *Ces couleurs appellent au dynamisme.* Au-dessus de nos têtes, des hublots laissent entrer la lumière du soleil qui inonde la coursive. L'orange déborde, à travers un sas suréclairé, sur le parvis du Théâtre, sur l'enseigne, créant une perspective lumineuse depuis les rues conduisant à la place Communale.

Les loges et les espaces de travail sont équipés d'un écran, de manière à ce qu'on puisse voir ce qui se passe sur le plateau. Et ce plateau, on y arrive... Ses dimensions sont impressionnantes: 11 mètres de profondeur, 15 mètres d'ouverture, 20 mètres de haut! Reste encore à poser le plancher! *Particularité aussi, qui peut paraître un détail mais qui importe pour le confort du travail, ce sont ces 4 fenêtres dans le fond du plateau, et qui donnent de la lumière du jour.* *La fosse d'orchestre est mobile, montée sur vérins, on a en bas des espaces de rangement technique... On peut poser un piano, il n'y a aucun problème!* Si le proscenium mobile est baissé au niveau moyen, des sièges peuvent encore être rajoutés.

CÔTÉ MUSIQUE

À l'extérieur, un quai de chargement et de déchargement a été construit. La salle elle-même affiche une jauge de 954 places, mais

elle peut aussi être ramenée à 600, 500, 400 sièges. L'ancienne allée centrale a été supprimée. L'acoustique a été repensée, recalculée par l'équipe qui s'est occupée de celle du Palais 12. *On a supprimé le balcon* (remplacé par un gradin de plain-pied - Ndlr), *on a rectifié la pente.* *La visibilité est désormais optimale pour tout type de spectacle.* Les sièges, eux, sont ultra confortables, on a testé! Et le tissu gris chaud – ça change du rouge traditionnel – est aussi un choix de Michel Moffarts.

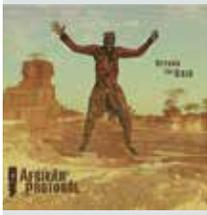
Et donc, la Saison 1 débutera le 15 novembre. Vincent Thirion l'assure: le plateau sera mis à toutes les sauces. Théâtre, danse, musique, cirque: tout sera possible, le cas échéant dans un esprit de transversalité. Côté musique, l'affiche annonce déjà Christophe, Albin de la Simone, Luz Casal, Konoba, Tim Dup, Fishbach, An Pierlé, Flavia Coelho, Saule, un hommage à Placebo (le groupe jazz du regretté Marc Moulin), Lisza, Sonnfjord... Quant à la dénomination CCRC / Centre Culturel Régional du Centre, elle cédera la place à un nouveau nom. Et à une nouvelle image. Histoire de mettre «ze» point final au chantier!

AILLEURS DANS LA VILLE

Il y a une activité dans cette ville qui est totalement incroyable, se réjouit Vincent Thirion. Autour du Centre Culturel, il y a le Musée lanchelevici qui est ici juste à côté, le Centre de la Gravure... On a l'ARTour en été (une biennale pour laquelle un pass à 10€ donne accès à six musées - Ndlr), on a une régie mobile qui va dans les villes...

Entre Le Palace, le Cercle Horticole et Louvexpo, La Louvière ne manque pas de salles. Louvexpo, inauguré en 2012, peut accueillir entre 2.000 et 5.000 personnes selon la configuration. L'infrastructure ouvre ses portes aux salons ou aux concerts, aux événements, sportifs notamment, et y compris en plein air. *L'intelligence de la Ville, c'est qu'on a acheté le même matériel pour le Théâtre que pour Louvexpo. On peut donc compléter l'un et l'autre selon les circonstances.* Ce Théâtre est désormais l'une des salles les mieux équipées de Wallonie. L'ambition est... simple: *On a voulu que les gens retrouvent le chemin du théâtre. Il faut que les gens reviennent au théâtre. Les Louviérois et les Louviéroises évidemment, et les autres aussi!*





Afrikan Protoköl

Beyond The Grid

Abozamé

La rencontre entre le saxophoniste Guillaume Van Parys et le Burkinabè Moïse Ouattara est à l'origine d'« Afrikan Protoköl », un ensemble composé à l'origine d'un autre souffleur belge Toine Thys aujourd'hui remplacé par Frédéric Becker. La quarte africaine est, elle, restée intacte : Moïse Ouattara à la batterie, Achille Ouattara à la basse, Zouratie Kone aux percussions et Yizin Kone au saxophone. Leur nouvel opus *Beyond The Grid* confirme l'énergie et l'enthousiasme d'un groupe qui prône l'ouverture et la liberté. Influence des griots, de Fela Kuti, parfums épicés et foisonnement de couleurs comme sur *Sahara Market*, balancement félin sur *Walking Through*, emballage des sax et des voix sur *Gbégbé Fever*, difficile de ne pas communier avec ce protocole qui reçoit notre accord unanime. - JPG



Marin Marais

Resveries

Philippe Pierlot

Flora

Sommet du répertoire pour la viole de gambe, le 5^e et dernier Livre publié par Marin Marais en 1725, trois ans avant sa mort, marque l'apogée d'un instrument dont le XVIII^e siècle allait sonner le glas. L'archet de Philippe Pierlot s'est fait depuis toujours l'indéfectible interprète de ces pré-

ludes, chaconnes, gîgues et autres allemandes, aux couleurs subtiles et aux ornements typiques de la viole française. La trentaine de pièces qu'il a élues pour ce nouveau voyage s'agencent en une succession de petits tableaux aussi virtuoses que vivifiants, aussi poétiques que frémissants. Avec en toile de fond cette infinie mélancolie qui donne à la voix de la viole sa bouleversante personnalité. Et en excellents complices à la basse continue, Myriam Rignol (basse de viole) et Julien Wolfs (clavecin). - SR



Le Prince Harry

Synthetic Love

Rockerill Records/Teenage Menopause Records

À la basse, aux synthés et drum machines : Snon, l'ingé-son souffre-douleur des Tropic dans le film qu'ils animent de leur bonne humeur. Au chant, synthés, guitares et drum machines : Lio, aussi repéré avec Komplikations, autre formation punk s'il en est. Ce *Synthetic Love* emballé par Elzo Durt est leur deuxième album et dans le genre nervosité communicative, voilà onze plages qui sollicitent bien les organismes : ça cogne contre les tympans, électrise la fibre musculaire et pousse à brailler ces refrains claquant comme des slogans. Il plane aussi quelques références new wave et indus par-dessus ce bouillon de culture punk. Comme du Front et du Neon Judgement dans l'intro de *Chemistry* ou en filigrane de la plage titulaire... Fracas des grattes et filtres crasseux, boîte à rythmes hystériques (*Communication is violence*) : bons baisers de Liège Toxicity ! - DS



Midget!

Ferme tes jolis cieux

OBJET DISQUE

Depuis 2009, Midget! rassemble les aspirations du guitariste Mocke Depret (Holden, Art) et la voix de Claire Vailler. Sur scène ou au quotidien, ce couple bruxellois vit d'amour et de chansons fraîches. *Cette relation joue en notre faveur*, confie la chanteuse. *Chez nous, la création ne répond à aucune obligation. Elle peut surgir au détour d'une conversation ou après un repas. N'importe où. Nous n'avons pas besoin de tenir un agenda pour planifier des répétitions. Moments de vie et temps de travail s'entremêlent tout au long de nos journées.* Fruit de cette liaison parti-

culière, *Ferme tes jolis cieux* est un album singulier. Le troisième essai de Midget! souffle en effet sur les lieux communs de la chanson française pour offrir un courant d'air, une brise chaude et légère, à un genre trop souvent confiné dans ses clichés. *Ce que nous recherchons avant tout, c'est la beauté. Celle qui nous touche et nous renverse, c'est la beauté qui se niche dans les interstices, dans l'inattendu. À la maison, il nous arrive découvrir des morceaux plus familiers, confortables et formatés. Mais ce n'est pas ce type de musique que nous désirons créer ensemble.* Quelque part entre les Française (Hardy, Breut) et les maîtres de l'étrange (de Robert Wyatt à Young Marble Giants), les sept titres enregistrés sur *Ferme tes jolis cieux* tournent obstinément autour des thèmes de la mort, du départ, de la disparition. Sorte de symphonie de poche, l'album fonctionne selon les règles d'un schéma narratif qui, sans tourner en rond, esquisse un cycle. Connectée, les extrémités du disque se répondent. Ainsi, entre le début (*Premier soleil*) et la fin (*Les cendres*), des similitudes existent. Textes et harmonies semblent procéder d'un même mouvement. Pourtant, tout est différent. Comme si les mélodies s'amusaient devant un miroir déformant. Une fabuleuse expérience. - NA



Cloé du Trèfle

Entre l'infime et l'infini

Autoproduction/Cod&S

Habituée du hors-piste et des itinéraires insolites, Cloé du Trèfle revient au format chanson après deux expériences discographiques : des albums élaborés au contact de personnalités croisées au cours de la vie, au cœur de la ville. Avec *Hasards De Trajectoires* et *D'une Nuit à Une Autre*, l'artiste connectait sa musique à la réalité des autres. Elle y observait le monde à travers le regard d'inconnus. Aujourd'hui, la chanteuse prend ses émotions à bras-le-corps pour enregistrer un disque éminemment

personnel. *Entre l'infime et l'infini* parle d'elle. De ses inquiétudes. De ses certitudes. Réalisé à la maison, peaufinée en studio aux côtés de Rudy Coclet (Arno, An Pierlé, Dominique A), ce nouvel album trouve son équilibre entre l'anglais (*Sinking in Love, That Hill*) et le français (*Ça tangué, Tu t'élanças*), au confluent d'arrangements de cordes sophistiqués et d'un dispositif électronique soigneusement étudié. Fragilité et sincérité habitent les douze morceaux de cet essai. Où l'on croise aussi l'invité Arnaud Fleurent-Didier. La voix posée sur les couplets de *Nous*, l'auteur de *France Culture* rejoint Cloé pour célébrer l'amitié. C'est beau. Ça vient du cœur. - NA



Youssef Swatt's

Vers l'infini et au-delà

Autoproduction/Modular

Buzz l'éclair du rap francophone, le jeune Youssef Swatt's, 19 ans, vole de ses propres ailes sur un disque bourré de bonnes vibrations et d'excellentes intentions. Agencé autour de quinze morceaux, *Vers l'infini et au-delà* ne fait pas dans la demi-mesure. C'est à la fois sa force et sa faiblesse. Sur son premier album, le rappeur tournaise se donne à fond. Authentique, il ajuste son flow à ses émotions. Il laisse parler ses sentiments. Et tant pis si ça verse dans le larmoyant (*Moha*), que

ça déborde d'empathie, d'un enthousiasme affolant. Passionné à l'excès, l'artiste ne tempère jamais ses ardeurs. Entre coups de panache et démesure, les punchlines sont à l'image de Youssef Swatt's, caractère indépendant animé par une âme d'enfant. Ce qui, bien souvent, lui permet de poser la voix sur des sujets lourds de sens. Entre naïveté et insolence, le garçon maîtrise son propos. Sur les traces d'IAM, Soprano ou Kery James, Youssef Swatt's avance poing levé, cœur battant (*Lettre d'amour*). Il se montre conscient et engagé (*Nostra Culpa*). Épaulé par L'Hexaler (*Passion née*), Seyté (La Smala) ou Demi Portion, l'artiste témoigne d'un énorme potentiel. À suivre de près. - NA



Electric)
Noise(Machine)
Distant Shores

[PIAS]

Au croisement d'un hard rock chargé à bloc, de l'électro et de la scène screamo, la musique sertie par le trio Electric) Noise(Machine s'écoute à fond les ballons. En quatre titres, le EP *Distant Shores* met le grappin sur des principes édictés par Mars Volta, Death From Above 1979 ou... And You Will Know Us By The Trail of Dead. Produit par Kasper De Sutter, finalisé à Londres en compagnie de Mike Marsh (Depeche Mode, Kasabian, Soulwax), cet enregistrement promet un futur sous tension. Annoncé pour 2018, le prochain album du groupe bruxellois s'annonce en effet ultra fiévreux et excité. - **NA**



Nile On waX
Bell Dogs

DEPOT 214 Records

Aventure commencée derrière trois lettres, N.O.X. se présente désormais sous les traits de Nile On waX. À l'heure du troisième album, le groupe repousse - un peu plus encore -, les limites de son univers. Entre post-rock, néo-classicisme et effluves psychédélics, *Bell Dogs* dévoile six plages instrumentales qui, ensemble, mettent en lumière la bande-son d'un film imaginaire. Au cœur de ces ambiances cinématographiques, le violon de Catherine

Graindorge, associée privilégiée d'insatiables rockeurs (Hugo Race, Bertrand Cantat ou John Parish), abandonne ses cordes aux structures rythmiques dictées par la basse de David Christophe et les coups de baguette métronomiques d'Elie Rabinovitch. Disque poignant, *Bell Dogs* transperce les ténèbres avec des harmonies incandescentes et une collection d'arrangements exigeants. Au croisement d'un scénario d'anticipation et d'une tragédie contemporaine, la musique expose la mélancolie sous son meilleur jour. - **NA**



Bertier
Anna & Roby

Autoproduction

Collectif bruxellois regroupé autour de la voix du dandy Pierre Dungen, Bertier profite de son deuxième album pour raconter une histoire d'amour à la Bonnie and Clyde. Intitulé *Anna & Roby*, ce disque s'invite dans le sillage des grands noms de la chanson. Quelque part entre le fantôme d'Alain Bashung et l'esprit de Benjamin Biolay, les morceaux de Bertier se dévoilent dans une ambiance classieuse et sexy. Derrière le chant du crooner en chef, le violoncelle de Jean-François Assy (Daniel Darc, Miossec) et la guitare de Yan Péchin (Higelin, Thiéfaïne) s'ajustent aux orchestrations millimétrées de ce récital romantique. Frottements de cordes, particules électroniques, chœurs angéliques et échardes électriques façonent les contours de cet objet ultra distingué. - **NA**



Wolves Scream
Vestiges

REDFIELD DIGITAL

En sept années d'existence, Wolves Scream ne cesse de gravir un à un les échelons. Quatre titres voient tout d'abord le jour en 2011, permettant aux Namurois de sillonner la Belgique. Les artistes sortent ensuite, trois ans plus tard, un nouvel EP intitulé *Hurricane*. Le groupe a mûri et impose sa vision éthérée du Metalcore, prémisse de ce qu'est *Vestiges*, leur premier LP sorti au printemps

de cette année. Une demi-heure taillée au scalpel, immergée dans une ambiance aérienne où Lionel Bolain s'époumone seul face à l'océan. *Vestiges* fait partie de ces albums qui demandent à être écoutés plus d'une fois afin d'en goûter la réelle saveur, au risque d'autrement finir hypnotisé par une fausse linéarité. La carapace une fois percée, les morceaux révèlent un enivrant mélange de mélodies carrées, nourries par une colère froide et contenue. Une formule qui remporte un succès certain : après avoir fini dans le dernier carré des vainqueurs du Loud Program en 2015, un concours visant à promouvoir la scène Metal en Fédération Wallonie-Bruxelles, les musiciens se sont vus propulsés sur les planches de festivals (Groezrock, Dour ou encore Rock Herk). Et ce, sans évidemment oublier le Graspop Metal Meeting, tout d'abord en tant que gagnants du concours *Red Bull Bedroom Jam* puis de retour finalement cette année, invités par Franky De Smet Van Damme, chanteur de *Channel Zero*, chargé de la programmation d'une des scènes. Autant dire qu'un boulevard s'ouvre désormais pour Wolves Scream... - **PVG**

Orchestre Philharmonique Royal de Liège
Comptines.

L'orchestre raconte...

AUTOPRODUCTION

Sensibiliser les plus petits à la musique « classique »? C'est très certainement l'un des objectifs de ce projet soutenu par l'OPRL, qui sort un livre-cd qui réunit une sélection de comptines emblématiques du répertoire. On les retrouve aussi bien en version originale qu'adaptées, avec entre autres *Une souris verte*, *Gentil coquelicot*, *Il était une bergère* ou encore *Dodo l'enfant do*. C'est Jean-Pierre Haeck qui a orchestré la musique de ces 11 comptines, adaptant un bon nombre d'entre elles en s'appuyant sur des partitions de Mozart, de Moussorgski ou de Strauss ou en s'inspirant de grands noms de la composition pour livrer des versions « à la manière de » (Glen Miller, Sousa). Le véritable plus de cet enregistrement, c'est le livre richement illustré qui l'accompagne et qui pourra être parcouru avec vos (petits-)enfants au moment du coucher par exemple. Les illustrations apportent du peps à l'objet. Elles sont signées par Marie Vanderbemden, une jeune artiste liégeoise (elle aussi) dont le film d'animation de fin d'études, *Le voyage de Viktor*, a récem-



ment été sélectionné par le jury du festival Anima 2017. Les voix de la Maîtrise (d'enfants) de l'Opéra Royal de Wallonie sont présentes dans trois des comptines proposées. Une toute bonne idée que de faire figurer des voix d'enfants sur un album qui leur est destiné. Et il y a même 1 version « karaoké »! Bref: l'Orchestre Philharmonique Royal de Liège donne ici à écouter un album très classique dans son style... et très moderne à regarder. Le spectacle dont est issu l'album était destiné aux 5-11 ans mais ce sont probablement les plus petits (2-6 ans) qui s'y retrouveront. Un objet à l'indéniable charme désuet. - **FXD**

LISTE DES SORTIES

ENVOYEZ-NOUS LA DATE DE SORTIE DE VOS PRODUCTIONS. Nous relaierons dans ces colonnes: larsen@conseildelamusique.be

CHANSON

Benjamin Schoos, *Tour de Chant - Live au Botanique 2017* (Freaksville Records)
Glôc du Trêfle, *Entre l'infime et l'infini* (Freaksville Records)

CLASSIQUE - CONTEMPORAIN

Annette Vaude Gorne/Werner Lambersy, *Yawar Fiesta* (Empreintes DIGITALes)
Concours Musical Reine Elisabeth Cello 2017 (PIAS/Harmonia Mundi)
DJ Olive + JP Dessy + David Nunez, *Scories / Live at Transnumériques* (Sub Rosa)
Dvořák, Grieg, Brahms, *Music for piano four hands*, **Jos Van Immerseel, Claire Chevalier** (Outhere/Alpha)
Gabriel Fauré, *Mélo-dies*, **Thibaut Lenaerts**, **Philippe Riga** (Muso)
Marin Marais, *Resveries*, **Philippe Pierlot** (Flora)
Sarah Laulan, *Les Blasphèmes: Mélodies de Fin-de-siècle* (Outhere/Fuga Libera)

ÉLECTRO

DC Salas, *The Unspoken* (Biologic Records)
Haring, *In Spaces* (City Tracks)
Lawrence Le Doux, *Music For Documentaries* (Hivern Discs)
Lawrence Le Doux (EP), *Hermanio Age* (Unknown References/Le Pacifique Records)
LBNHRX (EP), *Binary* (Thin Consolation)
Miss Tetanos (EP), *Don't drink so much than Nostradamus* (Rockerill Records)
Multi-interprètes, *Black Gizah, Vol. 4* (Black Gizah Records)
Tav Exotic, *Drogen* (Autoproduction)

EXPERIMENTAL

Jesus Is My Son, *Faust et l'Enfer de Dante* (Cheap Satanism Records)
Les Ambassadeurs de la Musique Douce (K7), *Les Ambassadeurs de la Musique Douce* (Tanuki Records)
Pastoral, *Léchappée belle* (Transonic)

JAZZ

Charles Loos/Steve Houben, *Comptines* (Iglou Jazz Classics)
Frankinet/Her-mans/Rassinfosse, *Trois temps pour Olivia* (Cap Espérance)

JEUNE PUBLIC

ISAPO, *Ici...Là-bas* (Team4Action)
Orchestre Philharmonique Royal de Liège, *Comptines. L'orchestre raconte...* (Autoproduction)

POP-ROCK

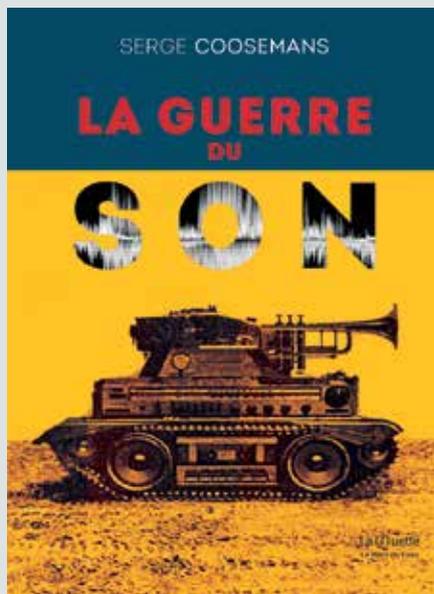
Animal Youth, *Animal* (Weyrd Son Records)
Annabel Lee (EP), *Wallflowers* (Luik Records)
Arche, *Nowadays* (Autoproduction)
Black Moon Tape, *The Salvation Of Morgane* (Open Your Eyes)
Chopper (EP), *Chopper* (Autoproduction)
Cocaine Piss (EP), *Piñacolalove* (Hypertension Records)
David Leo (EP), *POPOCRACY* (Saga Music)
Ewan, *Back on the Roads of Time* (Autoproduction)
Fugu Mango, *Alien Love* (Washi Washa/PIAS)
Josette Ponette & The Ponymen (EP), *Vilaine Bouricos* (Freaksville Records)
Le Prince Harry, *Synthetic Love* (Rockerill Records)
Machine Mass, *Machine Mass plays Hendrix* (Moon June Records)
Majnun, *Meditation Overdrive* (Open Your Eyes)
Missiles of October, *Better Days* (P.O.G.O. Records)
OTON, *Soho* (Autoproduction)

Retrouvez la liste complète des sorties sur www.conseildelamusique.be

POURQUOI ?

La guerre du son

MAIS POURQUOI TOUJOURS LA GUERRE ?



Les nouvelles normes acoustiques s'appliqueront à Bruxelles dès 2018.

La réglementation concernera les salles mais aussi les clubs, les bars, le secteur horeca... Serge Coosemans ne pouvait laisser passer l'occasion et s'est penché non sans humour sur cette problématique, plus vaste qu'on l'imagine ou qu'on veut bien le faire croire, dans un ouvrage au titre évocateur: *La guerre du son*.

DIDIER STIERS

an dernier, on rappelait au parlement wallon que, selon l'OMS, plus d'un milliard (!) d'adolescents et de jeunes adultes sont exposés au risque de déficience auditive. En cause: l'utilisation dangereuse de dispositifs audio personnels, dont les smartphones, et l'exposition à des niveaux sonores nocifs dans certains «lieux de loisirs». Que le législateur intervienne n'est donc pas forcément une mauvaise chose. Sauf que...

Du côté des salles, on peut avoir l'impression que des normes sont déjà plus ou moins tacitement respectées. Dans la capitale, par exemple, même s'il y a quelque temps, les règles imposées en Flandre avaient fait réagir du côté de l'Ancienne Belgique. Question dès lors: la législation bruxelloise (en Wallonie, on l'attend) ne viserait-elle pas plutôt les bars et autres cafés? Pour d'inaudables raisons?

C'est ce que j'explique aussi dans le livre, commente Serge Coosemans. L'interdiction de la clope a généré des nuisances sonores: les gens qui ouvrent et ferment les portes, qui vont fumer dehors, ça crée des problèmes. Mais des problèmes irrésolubles. S'il s'agit d'une petite

surface, comment y installer un fumoir? Ou une salle à labri du bruit? Je crois en réalité qu'ils ont eu une idée pas très poussée, qu'ils ont trouvé là une raison de plus pour attaquer les bars et dire que maintenant, les soirées dansantes et tout ça, c'est terminé!

Conspirationniste, l'auteur de cette *Guerre du son*? Que nenni! Juste l'impression d'une certaine facilité... Il y a un alibi médical et donc, c'est une bonne occasion pour régler le problème des nuisances. Alors qu'on sait qu'il est complètement différent du problème de santé. Mais ça sert bien la politique, de ne pas faire de différence entre les deux. Le vrai danger, c'est d'aller d'un environnement sonore excessif à un autre, qui peut aussi être celui du boulot où l'on passe la journée avec un casque sur les oreilles, celui du jogging qu'on fait avec des écouteurs... Et si on enchaîne avec un festival ou une soirée où ça pète, alors là, oui, ça devient problématique.

Serge Coosemans, *La guerre du son*, La Mulette

VUE DE FLANDRE

Cap sur W.E.R.F.

Lieu incontournable de la scène jazz en Belgique, et label important avec près de 140 références, le Centre Culturel brugeois De Werf a fusionné récemment avec l'ostendais Vrijstaat O. Rik Bevernage, fondateur et cheville ouvrière depuis plus de trente ans, en a profité pour raccrocher et c'est Benny Claeyssier qui a pris le relais.

JACQUES PROUVOST



Quels étaient les objectifs de De Werf lors de sa création en 1986 ?

Benny Claeyssier : Dans un premier temps il s'agissait de théâtre alternatif, de débats de société, de lectures et tout ce qui avait à voir avec le tissu social de proximité. Parfois on programmat aussi de la musique qui, au fil du temps, s'est plus concentrée sur le jazz.

Le label a vu le jour en 1993 avec le disque du pianiste Kris Defoort.

Oui, il avait fait un enregistrement avec Bart Defoort, Michel Massot, Michel Hatz, Fabrizio Cassol et Stéphane Galland, mais n'avait pas d'argent pour sortir physiquement un CD. Wasted Energy Record Factory (W.E.R.F.) a été créé et a réalisé le disque sans imaginer en faire d'autres, mais les demandes ont vite afflué : Octurn, Chris Joris, Laurent Blondiau...

De Werf et son label W.E.R.F. sont subventionnés par la Communauté flamande. Avez-vous un cahier des charges à respecter, des impératifs communautaires à suivre ?

Dès le départ, nous avons ouvert nos portes non seulement aux artistes flamands, mais à toute la scène belge. Des groupes comme Trio Grande, Rêve d'Eléphant, Mâäk, Nathalie Lories ou Trio Grande sont presque essentiellement des musiciens non flamands. Le jazz est un langage universel et

tous les musiciens jouent ensemble, indépendamment des barrières linguistiques ou politiques. Francophone ou flamand, on ne fait aucune différence.

Sur quels critères sélectionnez-vous les artistes que vous produisez ?

D'abord, nous ne voulons pas nous cantonner dans un style de jazz précis. Du mainstream à l'avant-garde en passant par les big bands, tout est permis. Ces dernières années, on a touché à l'éthio-jazz avec Blackflower, le latin jazz avec Compro Oro ou même au progrock jazz avec Nordmann. Nous essayons toujours de nous tenir à l'affût des jeunes talents et des courants. Mais certains artistes, comme le B.J.O., Kris Defoort, Bart Defoort ou Nathalie Lories ont plus d'une poignée de CD parus chez nous et nous continuons à maintenir avec eux une relation étroite. Mais ils restent libres d'aller où ils veulent pour réaliser leurs prochains albums. Nous n'imposons rien. Chaque nouveau projet est discuté ensemble pour que tout le monde s'y retrouve.

Je suppose que la demande est forte et le choix ne doit pas être simple.

Oui, et nous n'avons qu'un budget qui nous permet d'éditer jusqu'à 8 disques par an. Il y a donc forcément des déçus. Les subventions ont été revues à la baisse ces dernières années et la dernière décennie a vu le marché du CD s'effondrer. Nous devons sélectionner les groupes avec exigence et regarder

le potentiel de chaque projet. Autrement dit, nous ne voulons plus juste livrer un CD sans aller plus loin. Nous essayons toujours de lier cela à une grande tournée nationale ou internationale si possible.

C'est l'une des raisons qui vous a poussé à fusionner avec Vrijstaat O. ?

En partie, oui. Nous sommes deux centres culturels assez similaires dans une très petite région. Compte tenu des restrictions de subsides, on a étudié la manière la plus efficace de collaborer. Sous le nom de KAAP, nous voulons être un centre culturel inter-régional spécialisé dans quatre disciplines : la scène, la littérature, l'art et le jazz. Cette complémentarité porte ses fruits, on a déjà constaté que le public visitait les deux lieux.

Y a-t-il une nouvelle orientation, de nouveaux objectifs ou une ligne éditoriale différente ?

Depuis la fusion, nous avons adapté un style graphique pour garder une cohérence globale et donner aussi une identité forte au label. Pour le reste, rien ne change, nous essayons toujours d'inclure le jazz dans ses formes les plus variées et combiner les nouveaux talents et les valeurs établies.

W.E.R.F. Records - www.dewerfrecords.be
KAAP - www.kaap.be



© Pascal Baillet

L'INTERVIEW INDISCRÈTE

Chez Channel Zero

Channel Zero, figure de proue du Metal en Belgique, s'apprête à faire son grand retour sur scène d'ici l'automne. Après avoir effectué, en guise d'échauffement, la première partie des Guns N' Roses, le 24 juin dernier au festival TW Classic, le groupe dévoilera d'ici le mois de novembre *Exit Humanity*, son huitième album studio. Profitant du calme avant la tempête, Larsen a pu pénétrer dans l'intimité du vocaliste charismatique, Franky De Smet Van Damme, en abordant avec lui trois objets d'hier et d'aujourd'hui qu'il estimait emblématiques. Le contexte a certes évolué depuis les premiers pas du groupe au début des années 90, mais la flamme intérieure du chanteur est restée intacte. Avec en ligne de mire : être spectateur du présent tout en jouant toujours un coup d'avance. Rencontre.

PIERRE VANGILBERGEN



**UN ALBUM DE RAGE
AGAINST THE MACHINE**

C'est incroyable, ce premier album de Rage Against the Machine n'a toujours pas pris une ride. Non seulement la musique est bonne, mais leurs textes sont aussi très engagés et dénoncent un monde qui évolue très rapidement et pas toujours dans la bonne direction. La société est de plus en plus engluée dans une routine où plus personne n'ose se démarquer. Le Metal tend à combattre cet immobilisme, que ce soit par la musique, les paroles engagées ou ses aspects visuels provocateurs. C'est pourquoi ce CD, même s'il n'est pas catégorisé « Metal », est toujours une grande source d'inspiration, même vingt-cinq ans plus tard. Ce groupe a aussi bénéficié à l'époque d'un momentum particulièrement favorable : être là au bon moment, armé des sons et des paroles qu'il fallait pour l'époque. À notre niveau, nous avons aussi bénéficié de notre momentum, en 2010, lorsque nous sommes revenus sur scène après douze ans d'absence et que nous avons rempli l'Ancienne Belgique, à notre plus grande surprise, six soirs d'affilée.



UN T-SHIRT « TÊTE DE MORT »

Porter un t-shirt de Metal, c'est plus que porter un simple vêtement : c'est se sentir appartenir à un clan, c'est véhiculer un message, c'est une démarche politique. Peut-être qu'aujourd'hui la symbolique est un peu moins forte, mais dans les années 80, porter un t-shirt noir avec une tête de mort, cela voulait vraiment dire quelque chose. C'est une sorte d'étendard. Et peu importe si le t-shirt est beau ou non, là n'est pas le but. Sortir en rue avec un t-shirt du groupe Sick of it all, en tant que tel, cela veut déjà tout dire. Il y a cette volonté de faire passer un message fort dans la société, en affirmant qu'on n'est pas nécessairement d'accord avec son fonctionnement. C'est vouloir se démarquer de la société conformiste. Le port de ce t-shirt est souvent sous-estimé par le grand public, on ne s'imagine pas toujours ce qu'il y a derrière. Et puis les choses évoluent... c'est même devenu à la mode ! Tu vas au H&M et tu peux trouver un t-shirt de Slayer, Metallica ou Iron Maiden !



**UNE MINI-ENCEINTE
ET UNE MINI-GUITARE**

Depuis les années 70, la tête de mort a été un symbole de provocation très utilisé dans le Metal. Et aujourd'hui... c'est devenu un objet de design, comme cette mini-enceinte ! On pourrait dès lors croire que la symbolique se perd... Mais je n'en suis pas si sûr, je vois plutôt ça comme une reconnaissance tardive. Et je ne suis pas de ceux qui vont râler car c'est devenu à la mode. Je trouve cela même plutôt flatteur. On nous prenait avant pour des voyous ou des bons à rien parce qu'on portait un t-shirt noir avec un crâne et qu'on jouait de la guitare électrique. J'ai acheté ma première guitare à l'âge de seize ans. Je ne savais pas en jouer et je n'avais pas de groupe. Quand je suis rentré avec à la maison, un voisin s'est foutu de moi. Quinze après, il sonnait à ma porte pour que je lui dédicace un album... C'est important de voir à long terme, de ne pas se laisser emporter par l'opinion publique ambiante et le politiquement correct. Certaines choses mettent juste parfois plus de temps à être appréciées...

C'était le...

25 NOVEMBRE 1992

AKAAI MOON

Flirt au Kaai, lune de miel chez les Pygmées Aka et faire-part de naissances au retour

Fabrizio Cassol (sax alto), Stéphane Galland (batterie) et Michel Hatzigeorgiou (basse électrique) ont le bonheur de vous annoncer l'éclosion du fruit de leur histoire d'amour : un CD immortalisant enfin le répertoire que Aka Moon répète, en public et gratuitement, chaque mercredi au Kaai (L) et un autre réunissant les enregistrements que nos trois jeunes jazzmen ont réalisés chez les Pygmées Aka, en République centrafricaine, en décembre dernier (lire ci-dessous).

Des jumeaux qu'il fut d'ailleurs question de sortir sous forme d'un double CD. Et de beaux bébés qui voient le jour sur un label lui aussi fraîchement mis au monde, par Argonote, une toute jeune (elle n'a pas deux ans) agence belge de promotion d'artistes aussi divers que Denis Van Hecke (violoncelle solo), Marcel De Mun (chanson française), Zerstossen-Stokart (musique contemporaine), Marc Le-langue (blues) ou Les Frères Brozeur (rock-musette). Et la famille ne cesse de s'agrandir : vient ainsi d'y faire ses premiers pas La Grande Formation, au sein de laquelle on retrouve Michel Debrulle, Michel Massot et... Fabrizio Cassol, alias Trio Bravo, groupe aujourd'hui mort de sa belle mort.

COMME UN ARBRE FRUITIER MÛRIT PLUS VITE AU SOLEIL...

Aka Moon, c'est ainsi que les trois rescapés de Nasa Na se rebaptisèrent après leur séparation d'avec le guitariste Pierre Van Dornael. Nasa Na qui fut une des premières formations à naître au Kaai, établissement bruxellois devenu l'antre de toute une série de musiciens qui ont envie d'expérimenter des pistes ensemble (2).

Si l'on attendit longtemps, mais en vain, le premier disque de Nasa Na, celui d'Aka Moon n'a donc pas tardé. Délicé : le voyage que ses trois membres ont effectué chez les Pygmées Aka. Une civilisation pour laquelle Fabrizio se passionne depuis près de six ans. Et qui s'apparente étrangement à la démarche musicale de Aka Moon : « Sans chef et sans hiérarchie apparente, ils vivent mystérieusement libres les uns par rapport aux autres », lit-on dans le livret du CD à propos des Pygmées; tandis que Fabrizio nous explique que, s'il signe toutes les compositions d'Aka Moon, le rôle prin-



De gauche à droite, Michel Hatzigeorgiou, Stéphane Galland et Fabrizio Cassol : Pour les Pygmées Aka, un briquet, c'est de la science-fiction. Quand on est rentré en Belgique, c'était les fêtes de fin d'année et on a été accueilli tant il y avait de la lumière. Là-bas, il fait noir. Et en voit... Photo M.F. Fissart.

ci-pal ne cesse de se déplacer au sein du groupe, en fonction des morceaux, de la créativité ou de l'énergie de chacun au moment de l'exécuter. J'ai d'abord lu un texte sur le mode de vie de ces Pygmées, raconte Fabrizio, puis j'ai entendu leur musique : ça m'a fasciné ! Et, surtout, ça a nourri des choses qui étaient déjà en moi : d'un coup, tout devenait réel ! Sous le choc, Fabrizio se mit à écrire : un morceau, puis deux jusqu'à cette suite de sept qui figure sur l'album. Et que nos Aka Moon se mirent à travailler, sans cesser d'écouter les Aka. Puis... On avait chacun diverses bonnes raisons d'accomplir ce voyage. Parmi lesquelles la volonté de s'imprégner de cet univers pour savoir comment jouer ces morceaux. On est donc partis à la recherche de ces Pygmées. En taxi-brousse, puis en pirogue, puis à pied. Et on est

tombré dans un campement. On y est resté dix jours. De l'aube à la nuit, on jouait avec eux, notamment nos compositions : des morceaux qu'on n'a jamais joués que deux fois, les enfants les chantaient, le soir, autour du feu, alors que ce sont des trucs vraiment pas évidents. Et quand on est rentrés, la session d'enregistrement a été d'une nature... Pas besoin de répéter : le plus important était ce qu'on avait vécu en Afrique. Mais on n'a jamais emprunté aux Pygmées une seule mélodie, un seul rythme, une seule note : l'inspiration est toute dans leur manière de vivre.

met Fabrizio, mais celle-ci est fragile et avance continuellement sur des œufs. Sur scène, j'aime qu'on montre ça. On doit aller jusqu'au bout des choses pour ne rien laisser. Ce n'est pas le bon chemin. Ce n'est pas comme quand tu es au karaï-foke et que quelqu'un te dit : « C'est par là. » On ne se satisfait de rien, on a l'énergie de chercher et on est prêt à en communiquer au public pour qu'il cherche avec nous. Ah ! ce public... Aka Moon a d'ailleurs failli en inviter un en studio. Mais, après avoir commencé à enregistrer dans des cabanes séparées, on avait déjà rectifié le tir en jouant côte à côte; et c'était été trop compliqué de changer à nouveau de caso. Mais si chaque concert au Kaai pouvait être un disque, pour nous, ça ne poserait aucun problème; et il serait chaque fois différent !

Et ah ! ce Kaai... Sans lui, Aka Moon n'aurait existé ? En tout cas, ça va marquer notre vie pour très longtemps encore. C'est une expérience énorme, collective et individuelle — une expression que Fabrizio venait d'utiliser moi pour moi en parlant du voyage chez les Pygmées... Du fait de jouer chaque semaine, on progresse très très vite. Depuis l'enregistrement du disque, notre jeu a encore évolué : aujourd'hui, par exemple, on est capable de jouer très très très piano puis, en une fraction de seconde, très très très fort. On voyage aussi dans des temps parallèles, comme si on partait tous les deux ensemble d'un point pour aller à un autre par deux chemins différents, l'un plus court que l'autre : tout au long du trajet, chacun sait où se trouve l'autre, et on se retrouve au même endroit en même temps.

Entre nous trois, c'est une histoire d'amour : on est très très soudé, ce qui nous permet de prendre énormément de risques musicaux et de les assumer. C'est une grande partie de notre raison d'être. Il nous arrive même de chacun jouer un morceau différent en même temps... Un « JAZZ LIFTING » PUSSANT ET FRAGILE À LA FOIS

Dans « l'annuaire » Argonote, Aka Moon est désigné « Jazz lifting ». Et c'est vrai que le punch et l'inventivité de ce jazz contemporain ont tendance à recueillir tout ce qu'on approche un peu trop... C'est un groupe d'une puissance incroyable, ac-

VINCENT QUITTELIER

(1) Aka Moon, « Aka Moon », chez Carlin 2. Ce label vient aussi de sortir le premier disque des Frères Brozeur et devrait prochainement s'associer avec celui de duo Zerstossen-Stokart. Les disques de catalogue Argonote sont disponibles en magasin mais aussi par correspondance à l'adresse : Ghislain Ganshaver 23, 1030 Bruxelles, 02-247.97.03. (2) Le Kaai, quai aux Pierres de Taille 30, à 1000-Bruxelles.

Vie des Pygmées captée par des frères du même sang musical

Ca « yodel », ça musé, ça chuchote, ça conte une histoire, ça tape des mains, ça frappe sur un tronç d'arbre ou sur une vieille casserole, ça accourt, ça s'éloigne, ça danse... Des enfants se mettent à rigoler, suivis par des adultes. Nos compatriotes vont à leur tour échangeant leurs impressions. Un bébé pleure. La forêt brule de tous ses animaux et résonne de tous ces humains. Et si l'enregistrement est généralement d'une pureté digne de la technique digitale, il sait, au besoin, conserver à ces atmosphères leur grain d'origine, qui les rend

si authentiques, vivantes, proches et réjouissantes. Comme prévient Fabrizio Cassol, Ça ne se veut pas propre. Le projet est autre : ces sons captés durant leur séjour chez les Pygmées Aka (1) viennent librement compléter l'album des trois membres d'Aka Moon.

Il fallait clairement que ce disque ne soit pas celui d'ethnologues, poursuit Fabrizio. Ceux-ci essaient souvent de ne pas toucher à ce qui se passe. Nous, pas du tout : on avait nos instruments, on a joué avec eux et tout s'est mélangé.

On a aussi essayé de ne pas répéter ce qui est déjà sorti sur les Aka et de privilégier des situations musicales en rapport avec ce que nous avons vécu là-bas ou avec notre conception de la musique — ce que, sous la plume de Fabrizio, le livret du CD explique ou évoque de façon vaine et très intéressante. Les ethnologues ne retiennent souvent que les passages qui sonnent le mieux. Nous, au contraire, ce qui nous préoccupait, c'était la construction et la déconstruction de la musique, les glissements entre un air et un

autre, entre le parler et le chanter, entre la marche et la danse, les contre-chants.

Le tout étant saisi sans que l'enregistreur des Belges ne paraisse dénaturer le mode d'expression des Pygmées : L'appareil était là à tout moment, ils l'avaient compris : il n'y avait donc pas de sacrifice. Ils étaient même plutôt fascinés, certains demandant parfois à chanter uniquement pour pouvoir se réécouter au casque.

Et c'est ici que le musicien ne peut s'empêcher de rejoindre l'ethnologue : Ce sont des sa-

ges : on dirait qu'ils ont déjà tout vu, tout connu et qu'ils sont capables de distinguer tout de suite ce qui les intéresse de ce qui ne les intéresse pas. Comme nous a dit un jour un spécialiste des Pygmées : « Quand on est devant eux, on se sent tout petit... » Ils sont en voie de disparition, ici, dans nos villes; il y a aussi plein de « pygmées »; et il n'est pas question qu'ils disparaissent eux aussi. Au contraire... V.Q.

(1) Les Pygmées Aka, « Nomima » (chez Carlin 2).

Aka Moon fête ses 25 ans d'existence cette année. Larsen se penche sur le passé et vous le fait revivre grâce à cet article d'archives paru dans Le Soir. C'est au Kaai, une salle bruxelloise aujourd'hui disparue, que tout a décollé pour Aka Moon. (auteur: Vincent Quittelier)

À découvrir également: notre entretien en pages 8-9-10. Larsen y fait le point sur les 25 prochaines années d'expérimentations d'Aka Moon!

Le présent article est reproduit avec l'autorisation de l'Éditeur, tous droits réservés.

Toute utilisation ultérieure doit faire l'objet d'une autorisation spécifique de la société de gestion Copiepresse: info@copiepresse.be



UNE PRODUCTION DU CONSEIL DE LA MUSIQUE

EDU EDANS LE TEXTE



2018

LE CONCOURS DES ARTISTES QUI CHANTENT... EN FRANÇAIS !

INSCRIVEZ-VOUS JUSQU'AU

19 JANVIER 2018

WWW.CONSEILDELAMUSIQUE.BE

INFORMATIONS: +32 2 550 13 20 | INFO@CONSEILDELAMUSIQUE.BE



LE SOIR

